UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À RIMOUSKI

THEATRICAL BLOOD
récit suivi de :
MYRIADES
florilège poétique
et de :
INTERSTICES
essai réflexif fragmenté

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À RIMOUSKI comme exigence partielle du programme de Maîtrise en études littéraires

PAR

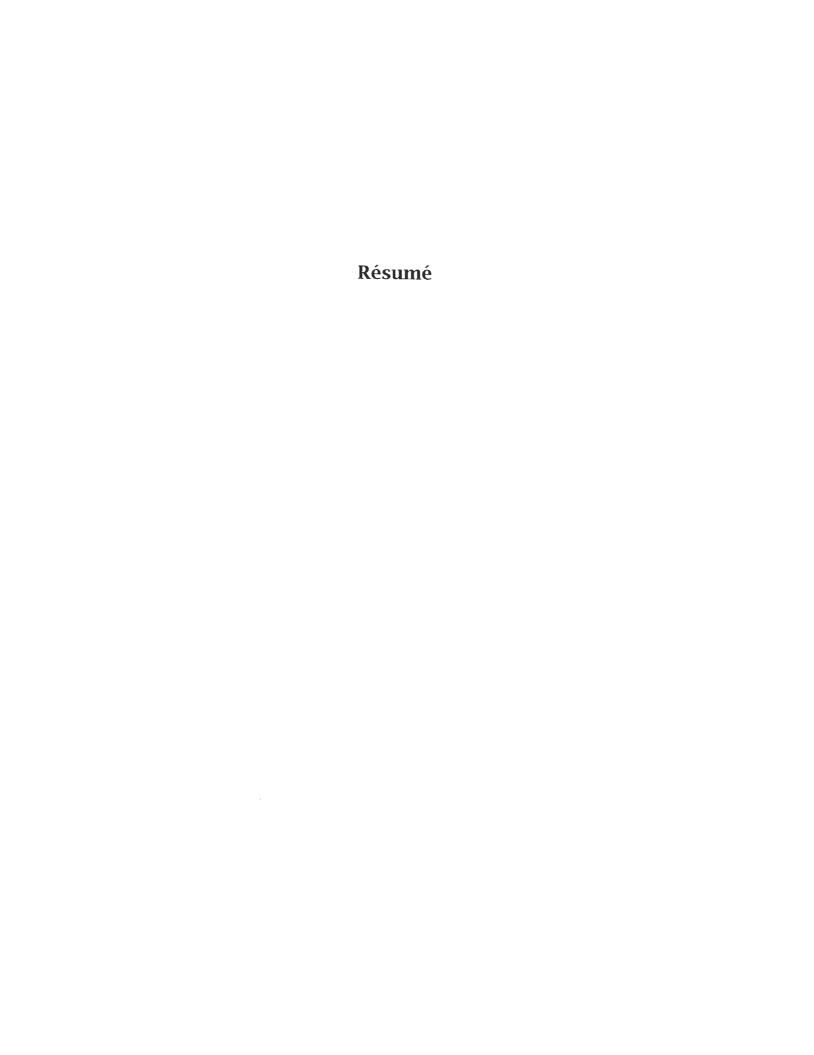
GENEVIÈVE LALANCETTE

SEPTEMBRE 2007

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À RIMOUSKI Service de la bibliothèque

Avertissement

La diffusion de ce mémoire ou de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire « Autorisation de reproduire et de diffuser un rapport, un mémoire ou une thèse ». En signant ce formulaire, l'auteur concède à l'Université du Québec à Rimouski une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de son travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, l'auteur autorise l'Université du Québec à Rimouski à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de son travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits moraux ni à ses droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, l'auteur conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont il possède un exemplaire.



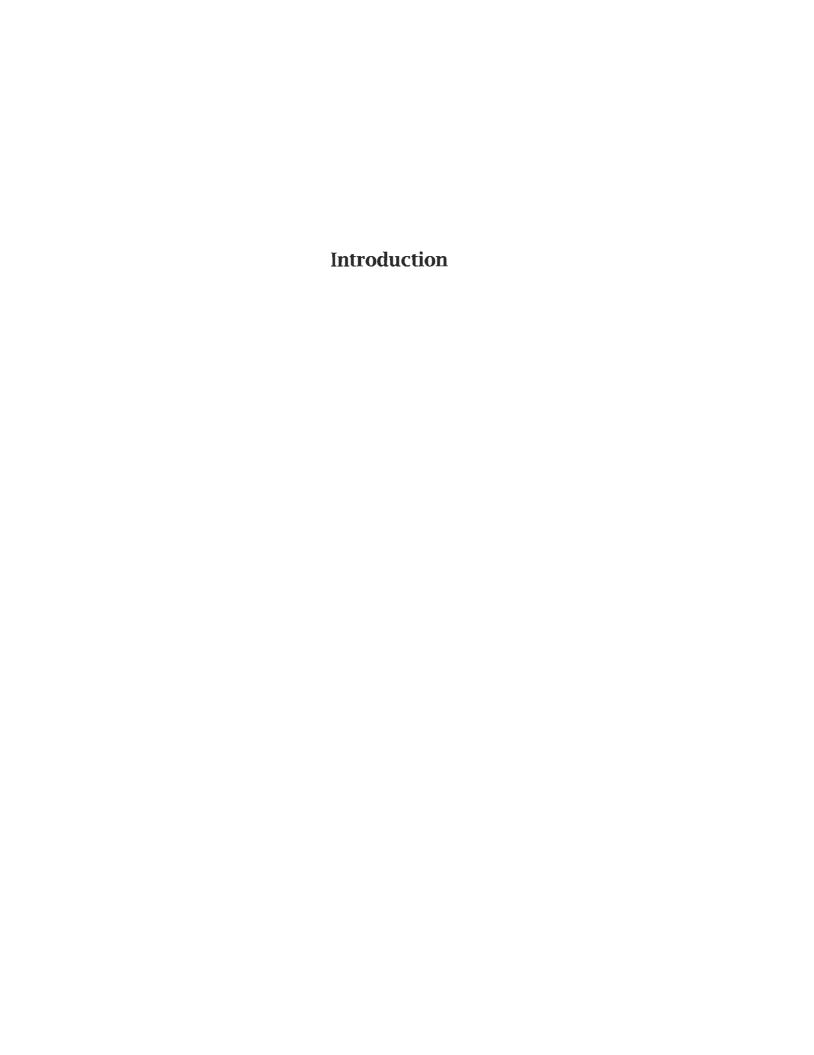
Le présent mémoire regroupe un texte de création et une série d'observations conceptuelles s'inscrivant dans la suite de ce dernier. Il s'agit plus précisément d'une narration doublée d'un album poétique, à laquelle vient se greffer un recueil de critiques littéraires brèves, en liaison avec les thèmes indirectement mis en valeur par le travail créatif duquel il est tiré : poésie québécoise contemporaine, manifestations de la représentation artistique en regard de certains espaces scripturaux privilégiés, écriture au autofiction, dynamique intertextuelle, psychanalyse. composition d'une œuvre à son inscription dans la pensée de qui l'a délivrée du néant, le jeu de l'interprétation adopte un mouvement de circularité souvent imparfait et désordonné qui finit malgré cela par trouver un accord subjuguant. Ainsi, dans les pages qui suivent, sera-t-il possible d'assister à l'établissement de nombreux parallèles spontanés, opérés entre l'écrit et son commentaire ultérieur, du sujet spirituel à son reflet tel qu'apparu dans une représentation fragile de vocables. Au fond de ce dernier, se fera entendre la voix douloureuse d'une jeune fille pour qui se réalisa le drame posthume d'une solitude opposée à toute forme d'absolution.



TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	iii
TABLE DES MATIÈRES.	v
INTRODUCTION	1
THEATRICAL BLOOD : RÉCIT	5
PREMIÈRE PARTIE: TRANSLUCIDE	6
LA NUIT SCINTILLANTE	8
LE BRACELET DE VEINES	12
I	13
II	17
III	22
IV	26
V	32
LA LUNE AVEUGLE	40
I	41
II	43
Ш	47
IV	53
LE CYGNE AU FRONT DE BRILLANTS	<u></u> 55
I	56

П	59
ш	63
DEUXIÈME PARTIE: MOLÉCULES VERTIGÈNES	67
MYRIADES : FLORILÈGE POÉTIQUE	115
ÉPILOGUE	123
INTERSTICES : ESSAI RÉFLEXIF FRAGMENTÉ	125
I	126
PSYCHA	128
LE BAL DES FUMÉES	136
II	145
DU MIROIR LE JEU.	147
ASCENDANCE	150
EFFETS DE VOIX	155
TABLEAUX DES LARMES	158
INTERTEXTUALITÉ LOINTAINE : notes volantes à propos	de l'adaptation
cinématographique du roman The Virgin Suicides	163
CONCLUSION	165
BIBLIOGRAPHIE	168



Dans l'année qui vient de s'écouler, j'ai écrit plusieurs textes. Ces derniers ont fini par former, à ma grande surprise, un recueil de poèmes et de nouvelles totalisant une bonne centaine de pages. J'avoue avoir été tentée de passer outre les buts exposés lors de ma présentation de sujet, et donner à lire exclusivement cette production récente, amorcée dans le cadre du séminaire *Théories et pratiques du travail créateur II*. En même temps, j'éprouvais le besoin de rendre compte d'une création littéraire habitée par le doute, déployée au fil d'une exploration de plusieurs années. Ne pas le faire m'aurait en quelque sorte privée d'une libération : celle de parachever l'objet d'innombrables tentatives plus ou moins heureuses, portant les traces sensibles d'un préambule désespéré - la manifestation d'une certaine assurance intime, toujours appelée à vaciller, quant au résultat définitif de mes démarches.

À travers l'exercice délicat du remaniement d'un texte, de sa structure et de ses procédés stylistiques, l'ajout de matériel neuf peut poser problème, immédiatement après avoir fait illusion sur la simplicité du processus, comme si chaque œuvre, prise dans une période de temps déterminée, était garante d'une autonomie impossible à briser. J'en ai fait l'expérience moimême en procédant au retravail des quelques narrations dont je pouvais disposer : *La Maison-sous-la-Lune* [2001], *Translucide* [2003] et *Le pentacle*

[2004]. Il aurait été intéressant de les rendre toutes accessibles simultanément, à l'occasion du dépôt de ce mémoire, afin de mettre cette caractéristique en relief, dans le suivi des différentes étapes adoptées par la transformation du texte final. Dans un même ordre d'idées, ce rassemblement d'écrits se serait accompagné d'un porte-folio artistique, contenant tableaux, dessins et carnets, lesquels se positionneraient, grâce à l'ensemble de leurs dérivatifs formels, à mi-chemin du croquis et de la rédaction proprement dite. Il sera tout de même possible de discerner quelques traces de cette création picturale dans les fragments réunis sous le titre *Theatrical Blood*, récit morcelé, organisé en une enfilade de peintures immédiates, où les dialogues se font rarissimes et les pensées s'intériorisent profondément dans l'exploration d'une âme difficilement associée, de façon claire et distincte, à un personnage féminin en particulier.

En première partie, on retrouvera dans son intégralité le récit *Translucide* et, en deuxième, un extrait seulement de *La Maison-sous-la-Lune* (rebaptisé *Molécules vertigènes*) qui me semblait comporter quelques longueurs inutiles dans sa présentation originale. Le tout sera rejoint par un extrait de ma création poétique récente, intitulé *Myriades*, dont les métaphores me semblaient entrer en résonance avec les principales constellations thématiques développées par mon écriture à l'occasion de ce mémoire.

L'essai faisant suite à cette œuvre porte lui aussi, par ailleurs, l'empreinte d'un certain cheminement artistique, notamment dans un segment appelé *Tableaux des larmes*, mais aussi dans l'ensemble de sa composition. Il s'agit plus ou moins d'un assemblage de textes légèrement asymétriques, se voulant tantôt un rappel critique d'une pratique d'écriture isolée dans le temps, tantôt un espace d'improvisation libre, offert à l'ébauche de quelques réinterprétations théoriques personnalisées.

Theatrical Blood

récit

Première partie

Translucide

Cher journal,

Plus tard, un millier d'années-lumières après, heure lunaire. Tout le monde raconte des histoires, sauf moi. Je n'ai rien à raconter. Tout ce que je peux faire, c'est de dessiner des monstres, des organes intimes et de la haine.

Anonyme, L'herbe bleue



Les substances manquent. Personne n'en a. Tout le monde en parle dans plein d'ombres confuses l'entourant, mais personne ne délivre quoi que ce soit. La fille assise seule pense à la façon dont sont perçues ses mains, pâles en secret sous l'éclairage qui les assombrit, plus fines qu'elles ne devraient l'être en réalité. Elle porte loin dans son âme une subsistance de brume. Quelqu'un lui tend un téléphone cellulaire : «Tiens, veux-tu appeler tes amis pour qu'ils viennent eux aussi ? » Elle fait non de la tête, puis elle se renverse vers l'arrière de toute sa masse longue et dormante. L'apparence de son visage telle qu'elle peut se manifester dans cet univers de pénombre lui restera à tout jamais impossible à discerner. Il n'y a rien pour l'identifier à un songe dans cette pièce-là, ni dans les autres dont elle repère les amorces, les règles. Pas de superficie où épingler le sens des formes. Ses yeux s'ouvrent avec difficulté. Ils préfèrent se clore dans l'absence d'images, plutôt que d'affronter ce brouillard qui les tient en captivité, dans lequel les gens se diffractent en ombrages de reflets pressés de se livrer. La fille assise seule essaie de se cacher. Dans la musique. Entre les paroles des discussions. Elle pense à ce qui aurait pu arriver dans la netteté de sa vision artificielle. L'effleure un regret qu'elle ose à peine conceptualiser. Et si elle passait à côté de la chance de toute une vie? Son corps trop grand pour être tout à fait rempli de perceptions. Son corps nage au gré de la disparition. Près d'elle, il y a des garçons dont elle ne peut dire s'ils sont charmants, beaux, gentils ou

vrais. Les chances d'être tombée dans un repère de criminels sont plus vraisemblables, mais elle n'en a cure. Elle n'appelle, ne prévient personne de sa présence ici, dans ce nulle part de choses floues pareil à tous les endroits qu'elle a visités depuis le matin. Il est tard. La nuit. Il pourrait arriver n'importe quoi. Ne rien dire de ce qu'elle ne peut pas voir. Le fermer ainsi qu'un secret. La fille est assise seule au milieu des personnages d'un tableau mouvant. Le plus dur pour elle est de suivre les conversations. Son esprit se fatigue vite à repérer d'où viennent les vocables. Quel individu à peine visible les profère. Lequel y répond. Et dans quel ordre. Les mots s'attachent dans l'air en molécules aériennes défaites en atomes toujours plus fins. Ils planent. Ils ne s'arrêtent pas. Elle est lasse de tenter toujours de les prendre au vol. Elle ferme les yeux. Se rend à la vacuité du songe présent. Dans la pièce où ils se trouvent tous, un système audio ultramoderne fait pulser des pistons sonores de trames lumineuses. Le disque s'éraille à rejouer les mêmes sensations. Un des garçons s'essaie à hausser le volume de la musique, mais tout de suite la panique s'empare de ses amis. « Non! » Le processus aussitôt renversé s'oublie. La jeune fille pense : « Ils ont peur d'attirer l'attention de la police. » « Ils ont quelque chose à se reprocher. » Un garçon l'a entraînée ici. Un des garçons multiples qu'elle n'arrive pas à cerner. Une rencontre de ce jour-là, déjà oubliée. Il s'est vite tenu loin de son invitée une fois la porte ultime dépassée. Il est allé dormir dans l'une des chambres. Elle ne pourrait plus le distinguer des autres. Le reste de la nuit se passe en formules de consensus atones. Les garçons font cercle autour d'un objet à pulsions, une invention de leurs esprits rassemblés dans l'obscurité. Ils prennent des couteaux. Ils les portent à leur bouche. Ils soupirent. Tout le temps qu'il faut pour se dérober exige un peu d'attention. L'un d'eux lui rappelle un roi issu d'une autre époque de son âme. Elle se lève. Elle s'approche de lui. Là, il la conseille sur la bonne attitude à adopter, en toutes circonstances. Elle a peur qu'il sache qui elle est. Peur qu'il soit cet autre garçon. Elle s'en va. Dans la ruelle. Elle est encore vivante. C'est une chance. Elle ne reviendra plus.

L'absence évidente des créatures de laideur les oblitéraient tous tandis qu'ils discouraient au gré des valses ridicules. Les plus gros arboraient les perruques d'un autre temps. Des lieux mortels se forgeaient candidement entre leurs tempes, grottes de muscles bardées de liquides de souffrance, palpitations, trous secrets et curieux, bulbes. Les fumées changeantes en eux s'évanouissaient, absorbées par l'impavide surface.



Dans un sous-sol. Encore ce numéro maudit et l'illusion de pouvoir revivre avec eux. Je suis célèbre à travers le monde. C'est ce que je pense en secret. Dans un miroir. Sourire vide. Kasper et Sandra avec moi. La nuit de la ville à des lieues de là. Un matelas par terre. Une scie ronde, électrique, en pièces détachées, en morceaux sur un tapis bleu royal. Vont-ils l'assembler? Autour d'une glace, les mêmes petites ampoules ambrées de lumière de bateau enguirlandées en un seul fil étroit que dans la chambre d'amis de son ancien appartement. Rond clair où je me vois. Les cheveux encore coupés, cherchant à rejoindre par un chemin dans le temps cette sensation de les avoir près de moi. Mes enfants surnaturels. Des dents mal chaussées dans une prothèse au fond d'une décharge municipale. Elle ne brille même pas au soleil. Rose comme le sang. Nous avons dû traverser quelques pièces cimentées plongées elles aussi dans le noir. Mais avant cet escalier. Toujours des marches, des degrés transvasés dans un autre univers. L'épuisement de devoir redire tout ça ensuite s'est envolé. Je n'y pense même plus. Aucune obligation verbale ne me lie à ce qui est en train de se produire. Je me force à oublier, même, pour le plaisir, mais cela ne semble pas avoir fonctionné, puisque je me souviens d'un long délire tempétueux, fauve mécanique, nos mains dans les airs font leurs propres gestes, mon corps dans lequel un désir projeté, fantasmé, détourné. Couchée sur le flanc, le visage enfoui dans un oreiller, je me dis qu'il faut récupérer, faire comme si je dormais même

droguée, montrer à mon organisme que j'en prends soin. L'ivresse devient ainsi plus intense. Les fluides cérébraux se diluent mal dans cette position. Pendant des heures, parce que je lui ai envoyé un rayon laser dans l'œil par accident, Sandra s'amuse à faire dévier le faisceau ardent d'une mignonne lampe de poche techno dans le miroir qui nous fait face. Elle aimerait que sa lumière me blesse à mon tour. Pourtant, comme je le lui ai dit des centaines de fois, c'était un accident. La radio joue à plein volume malgré l'heure très avancée. Un ghettoblaster. Des autocollants en forme d'étoile et de cœur. Je pense à Kasper en train de les installer, avec une minutie de fillette écolière, et j'ignore pour quelle raison, ça me rend triste. Dans sa garde-robe, tous ses vêtements alignés, les costumes qu'il enfilait jusque-là à mon insu. Un dragon d'argent aux plumes ramagées. Un briquet ou un porte-clefs. Sur l'étagère du haut. Plus tard, le sommeil, quelques heures d'obscurité complète sans aucune vision interne. Couchée à côté de lui. L'incrédulité et la gêne. Nos éclats de rire muets. Des veines battent très fort dans mon ventre, j'ai l'impression qu'elles ébranlent tout l'espace entre nous, elles résonnent comme à l'intérieur d'une toile tendue à se rompre.

Blessure dans la gorge, les dents imperceptibles s'y enfoncent et font s'ouvrir une bouche sans molaires ni canines dont les gencives saillent et d'où de beaux liquides pourpres giclent et coulent et dessinent des traînées aqueuses à décryptage infini ou tentaculaire. Abysse, chair, pulsation,

cheveux humides au bord d'un gouffre de têtes colmatées ensemble, mises à sécher. Le corps merveilleux. Son exploration tactile. Des ondes serpentines, chromatiques partent de tes doigts. Elles s'agitent à toute vitesse, effacées aussitôt qu'elles ont été formées. Légères. Petites. Une esquisse sensuelle perceptible de moi seule. C'est un secret. Très fragile. J'ai peur de ne pas m'en souvenir. Toi t'efforces-tu de te remémorer cette image? Et d'abord la perçois-tu de la même façon ou d'une manière semblable? Un silence entre nous, porteur de cette seule question. Ne sommes-nous pas que des animaux fervents de caresses? Un serpent à l'intérieur de notre sang. Une bête trouble, aux instincts renouvelables. Plusieurs années que nous nous connaissons tous les deux et voilà, je n'avais jamais pensé à toi comme à quelqu'un qui pouvait me toucher ainsi dans la pénombre de la nuit traversée. Tout à l'heure, quand la lampe n'était pas encore éteinte, ton visage s'est soudain ouvert, adouci et moi je t'ai dit que je t'aimais et toi aussi tu m'as soufflé cet aveu comme une évidence. Ta peau rose et claire. J'aime la nuit s'étoile elle le veut bien. Vous êtes partis une heure après l'absorption du précieux médicament. Allés dormir chez toi. Je vous ai appelés pour essayer de vous convaincre de revenir, mais ça n'a pas marché. Mes pupilles dilatées à l'extrême. Je ne les avais jamais vues si denses. À peine restait-il de couleur autour d'elles. J'ai formé le vœu de découvrir la beauté de mon destin.

La tête rasée de près, si crayeuse que sa peau blanche, sa main dessus, repliée suivant le contour de sa nuque, baguée d'argent. Un numéro sur son chandail de football et ses pantalons de camouflage achetés dans une boutique du centre. Jamais son visage, sa figure, sa physionomie, ses traits. Sandra parle à ses amis qui l'entourent, assis sur des chaises sur un perron. L'un d'entre eux lève la tête pour me fixer, mais je me détourne à l'instant pour écourter cette investigation. Toute la journée, ce rêve d'une visite improbable de sa part. Des heures s'écoulent, passent des dégradés lumineux. La chaleur s'érode. L'été, l'automne. Mélancolie de l'air froid et des choses racontées par centaines. Je l'imagine. Personnage dans une autre histoire. Dans la lumière d'une porte voisine. Les arbres derrière lui. Le ciel.

Si lointain ce jour dans sa chambre au plancher de chêne (partout, les appartements qu'elle visite sont ainsi faits, comme si, elle ne s'en rend compte que maintenant, bien des années plus tard, un lien secret les reliait, communication veineuse de bonheur sous la terre des rues bitumées) où un simple matelas posé sur le sol faisait office de lit (réveil matinal dans la chambre cernée de murs bleus où s'amplifient durant la nuit les résonances d'une discothèque aménagée au rez-de-chaussée, c'est-à-dire l'étage du

dessous). Que pouvait-on voir à l'extérieur? Un grand parc qui semblait mener, suivant les histoires des colocs de son chum, à une université belle et imposante comme un château. Il était possible d'en distinguer la couleur chair entre les branches des érables aux troncs desquels s'agglutinaient des masses bourbeuses de feuilles craquantes, de créatures blessées et sanguinolentes (ces dernières paraissaient reprendre vie grâce à l'émiettement des diverses substances dont se composaient alors sous le soleil la matière abreuvée de terre et de flammes, bougeaient ainsi que des reptiles sans crâne, ni pattes, des petits animaux morts mais quand même grouillants d'eau hémoglobine) accrochées un peu à la façon de champignons de pourriture à l'écorce ouverte, craquante, où un peu de sable poudreux doré piquetait du métal dans l'air étouffant des bosquets. Jamais ils ne s'y aventuraient. Même l'escalier, le palier, le balcon leur étaient des lieux interdits dans lesquels on ne pouvait pas entrer les uns avec les autres. Ils ne se réunissaient que dans un espace intérieur protégé d'obscurité et de frémissements difficilement identifiables (des feuilles, des oiseaux, des spectres, ca non plus ils ne savaient pas). Au-dessus de la baignoire, dans la salle de bains trop petite pour accueillir plus de deux personnes à la fois, une peinture au plafond agrandissait des personnages, des végétations à couleurs multiples, rentrées en elles-mêmes telles des coquilles d'œufs brisées. Chacun des êtres représentés dans cette toile teinte sur quelque surface de plâtre toujours mouillée, ardente, même après plusieurs heures de désertion de la part de leurs adorateurs secrets, avait les bras, les jambes, le torse et la figure bordés de larges lignes noires (à côté, les nuances détonaient). Un soir,

ils avaient fait cuire des filets mignons avec du cheddar et du bacon et de grosses olives mauves au goût de vinaigre. Elle était toujours affreusement gênée. Elle ne savait jamais quoi dire. L'impression ne la quittait jamais de ne pas posséder le bon langage, la pensée adéquate. Trop jeune et fragile dans l'impossibilité d'être ce qu'elle aurait voulu être. Il faut dire aussi qu'elle mangeait à peine. Ses mamelons étaient durs et violets (où est-ce uniquement le souvenir qui lui fait tout mélanger et croire en la persistance réelle d'images devant s'être révélées fausses en d'autres temps?) lorsqu'elle se dénudait avant de prendre une douche. Sa peau hérissée de glace. Ses côtes décharnées. C'était alors un secret de fierté. L'important n'était jamais que de fumer des cigarettes et d'être bien habillée (de vêtements sombres). Légères sensations fugaces sans importance aujourd'hui. Cette aube passée à fumer du hasch et à regarder tous ces tourbillons de lumière verte monter dans la pénombre orangée des lampions, des pots de grès, des briquets, des cendriers, des statuettes africaines aux visages anguleux. Elle lui avait raconté ses souvenirs d'enfance et lui avait demandé en retour de lui raconter les siens.

« Je suis debout au milieu de ma chambre. La lumière allumée, très forte. Je viens de quitter Sandra. On est allées chez Jimmy, le meilleur ami de Kasper. On s'est injecté de la coke. J'ai treize ans. Dans ma mémoire, mes épaules sont pâles, osseuses. Je porte le tricot que maman a fait. Qu'elle a

elle-même porté. Mais il ne lui va plus. Maman me l'a donné. Je ne suis pas encore maigre. Maigrir n'est pas encore une préoccupation. J'ai pris de la coke avec Sandra. C'est l'hiver. Le mois de janvier. Des bancs de neige. Mon frère et ses amis glissent dans la cour sur des montagnes si hautes qu'elles ressemblent à des icebergs. J'aime me tenir à leur sommet. L'espace s'en approche. J'aime l'espace. Je me rappelle avoir été ce quelqu'un-là, mais il m'est étranger, je ne le retrouve plus. Ce n'est pas déjà un événement. Je suis seule. J'ai voulu me cacher de maman. Prolonger un peu une sensation évanescente qui ne me laisse plus aucun souvenir. J'ai l'intuition de ne plus être intacte, mais cette intuition me paraît trop terrible pour pouvoir affleurer dans ma conscience. Je ne m'appesantis pas sur ce qu'elle peut signifier. Je m'y refuse et de toute façon, comment envisager une telle atrocité avec lucidité lorsqu'on n'en sait encore rien? Je me regarde dans le miroir de ma commode. Je n'ai pas changé. Je suis la même. Je veux seulement m'en assurer. »

Dans l'autobus. Sandra venait de se cacher pour fumer un joint roulé en toute hâte, des nuages de fumée machiavéliques devaient encore se révolutionner au creux de ses poumons, verdâtres et âcres, algues imaginaires lui saignant la nuque et imprimant à son cerveau des mouvements de rires en échos nombreux. La plus jolie, elle tournait plusieurs fois sur elle-même afin d'exhiber son visage de beauté au maximum de personnes qu'il lui était possible de voir dans son état. Elle s'esclaffait en regardant coulisser les portes automatiques et paraissait onduler au rythme de sa chevelure secrètement animée de songes et de pensées, la bouche entrouverte découvrant sa langue, ses dents, l'air stupide et jubilatoire, l'encéphale en feu dont le plaisir inexplicable la faisait toujours tanguer (par une sensation de passage amnésique entre la vie et la mort?). Ses longs cheveux gras, à moitié décoiffés par le vent, crasseux et solitaires bijoux, me donnaient envie de m'y nicher à l'abri du temps, pour devenir elle et vivre dans sa peau la nuit mystérieuse qui l'attendait, ultime, évanescente. Des yeux brillants, aqueux, indiscernables alors pour son âme voilée, se logeaient dans ses orbites et filtraient à sa place le sentiment d'être regardée et appréciée, cette sublime hilarité mensongère.

Répétition de la scène. Nous seuls dans les bois d'une île. Un pont relié à la ville et une tour. Des marches se cassent à l'affleurement de la terre. Ils s'asseoient de part et d'autre d'un portique (dans l'obscurité des pointes de déraillement sur une porte cloutée fermée d'une barre transversale et la peau leste de mes bras, une pâleur spectrale m'enduit la poitrine d'un litre de sang tandis que j'esquisse des mouvements de danse un ballet souple l'impression d'un dédoublement c'est un soir faste j'ai tout ce qu'il me faut pour atteindre une certaine extension de l'univers de la forêt je me suis perdue avec eux parmi les branches des arbres mêlées au-dessus des chemins de pierre mouillée lavés par une pluie fraîche et automnale depuis l'aube des temps) et font sauter le bouchon de bouteilles de cidre (toute l'odeur des pommes la saveur de leur chair dépourvue de pelure) puis ils se parlent de moi en inventant à brûle-pourpoint quelque langage codé. L'un a toujours ce même visage traître que l'autre lui envie. Je m'isole avec lui, un peu plus tard, au sommet d'une gigantesque muraille devant laquelle des étendues de pelouse dévalent des kilomètres de déclinaisons jusqu'aux gratte-ciel réduits à quelques imbrications de prismes sculptés avec de la pierre dynamitée jetée dans les airs et jamais retombée (j'hallucine des fils et des réseaux de perles d'eau). Dans la tête de l'absence restée derrière nous contre les flancs de maconnerie nous devons être en pleine embrassade, mais dans les faits il n'en est rien, nous discutons de nos souvenirs communs. Sa voix détestable. Son essoufflement. La sensation d'être morte. Je ne peux plus rien en dire tellement cela me paraît maintenant lointain, près de l'oubli. Le masque forme en silence l'orbite d'une guillotine (vaisseaux sirupeux, prises immondes, il n'y aura pas de retour à la case départ cette fois-ci).



Des mailles, des parois. Ronds, cercles, triangles. À la verticale. Le contact frais de ces assemblages sur la paume de ses mains. Un bougeoir près d'elle. Flamme, image classique dans l'obscurité. Ses bras adoptent des postures qui révèlent davantage leur face interne. Pendant des heures, elle ne remue presque pas. Une amie l'accompagne. Elle danse, boit de la vodka. Une inconnue l'aborde, lui donne des cigarettes. Ses orbites sont pleines d'une matière inexplicablement vivante. Le temps ne passe plus. Lorsque la lumière se fait dans les pièces dévorées, c'est pour elle une surprise assez désagréable. Elle n'a pas envie de rentrer chez elle et l'énergie lui manque pour sortir du boxe (son aspect diabolique, refermé, cuir écarlate dilué d'un peu d'ambre). Des paroles sortent de sa bouche, mécaniquement. La drogue lui a fait croire des choses impossibles à vérifier le surlendemain, des choses dont elle a même du mal à se souvenir maintenant, des théories sans fondement, des trucs à moitié sordides, flottants. Le DJ. Sa séduction secrète fondue aux vibrations de la musique dans cet immense fauteuil de songe cuisant (le meuble lui rappelle par son design ces manèges-plateaux, effigies de tasses de porcelaine géantes, tournoyants et plongeants à l'intérieur des crevasses de la croûte terrestre). L'espace segmenté. La connaissance intime dont pouvaient jouir les autres personnes présentes. Sa menace dans les airs. Elle n'a pas songé à partager rien. N'a parlé à personne, n'a pas marché vers quelqu'un.

Dans une salle surélevée, au plancher de céramique, des fenêtres sur la ville noire. Le verre impose son silence entre le dehors et le dedans. Paradoxe de cette discothèque. De chaque côté de la pièce assez semblable par ses matériaux à une salle de bains, des chaises de plastique pleines, arrondies, toutes leurs formes probables alignées, poncées, impossible de les reconnaître pour telles. Plongeant dans le sol, d'angoissantes baignoires à l'intérieur lui aussi tapissé de petits carreaux de froideur blancs et vitreux, dans la circularité de coussins tournants. Seule dans cet espace lumineux, éclairé de bleu, irréalité dans la profondeur des glaces, avec deux garçons, l'un d'eux seulement apparaît encore en elle, souvenir, mémoire, il a le crâne rasé, un front imposant bordé d'un regard d'où pointent de légères braises azur. Son compagnon lui était alors indifférent, c'est pour cette raison stupide que dans son esprit maintenant elle ne peut plus le voir, ou presque.

Les manières grotesques d'un cauchemar de son passé se retrouvent toutes dans un geste qu'elle fait pour prendre dans la poche de son pantalon un mégot de joint. Le parfum des allumettes l'irrite au plus haut point. Le lendemain, au réveil de cette nuit absurde, sans joie véritable, ses poumons sont encrassés, leurs liens secrets saturés de suie et de mauvais rêves.

Un adolescent étendu en travers du fauteuil incarnadin, des lignes de lumière sombres sur la peau, la poitrine nue, côtes, vertèbres saillantes. Dortil ou fait-il semblant? Ses cheveux droits, roux, mêlés et en sueur lui font toutes sortes de mèches en bataille (coiffure parfumée lorsque appréciée dans sa proximité sensitive). Il lui a parlé tout à l'heure. En se roulant une cigarette, les jambes croisées prêtes à se disjoindre, à tomber, le corps mollasson. Il lui a demandé si la fille qui l'accompagnait était là avec elle la dernière fois qu'elle était venue, des mois plus tôt. Comment avait-il fait pour se souvenir de ça? La fumée en dessins veloutés sortie de sa bouche. Aussitôt l'endormissement avait suivi comme un sortilège vampirique et à la surface de son épiderme, des retailles de plaie, des stries de calcination. Ses membres bougeaient désormais à la manière de serpents apprivoisés avec chaleur. Sa colonne vertébrale créait l'illusion d'un marais neigeux. Le bougeoir, orange, brûlait d'un feu illusoire. Elle le saisissait pour en ressentir la fraîcheur. Le bougeoir pesait aussi lourd qu'une roche de cristal dans sa main. Il ne pouvait pas s'enflammer ainsi.

La découpe exacte des coussins rouge vif, rouge sang. Cousus de fil austère. Rangés en lignes courbes. Dessin enrobant son corps en arrière des pensées qu'elle promenait d'une tempe à l'autre en agitant sa tête remplie de matière en fusion. Des spectres de lave montaient des profondeurs de ce cuirassé. Avec les vibrations de la musique, ils s'enflaient de gestes dispersés, hurlants. Mélissa ne pouvait pas danser. Des spasmes lui venaient dès qu'elle essayait d'aller rejoindre les autres sur la piste. Ils la projetaient contre le comptoir du bar, sur ses surfaces globuleuses de skaï invertébré.

Pour oublier les premières minutes de la soirée, leur arrivée pantelante au sommet de l'escalier, l'incertitude et ce regard malicieux, omniprésent, des autres, il fallait fermer les yeux et s'abandonner à cette ivresse triste, solitaire, morose d'immobilité. Le décor opérait une amplification remarquable de la musique. Le DJ en paraissait conscient. Il avait déjà passé des heures assis dans ce même boxe en forme de langue. Et chaque fois que Mélissa faisait mine de lui montrer sa tête, les mains agrippées à la bordure en ébène, il émettait un commentaire laconique, via paroles synthétisées, genre : «salope, pute» en anglais : « Don't see, bitch! ». Des vibrations sonores passaient dans les rouleaux de coussins sur lesquelles elle reposait ainsi qu'une morte. Des vibrations très fortes. D'intensité variée. Les vibrations faisaient tressauter son cerveau camé englué dans une laque. Le sommeil la prenait. Elle dormait pendant des heures et ne savait pas ce qui lui arrivait. Le DJ créait des ondes. Elles montaient des profondeurs sous elle. Des ondes de chaleur et de son. Leur chaleur brûlante devenait de plus en plus forte. Des ricanements inaudibles sortaient de la poitrine du DJ, de son cœur, mais personne d'autre ne les entendait. Ils avaient pour elle seule une pulsation possible à identifier dans l'air de façon tactile. Mélissa l'unique cliente installée à l'intérieur d'un boxe. Il y en avait d'autres, mais ils s'alignaient, tous vides, près de la piste de danse. De l'autre bord de celle-ci, sur des tables et des chaises d'empereur, les assistants, des habitués, prenaient place. Plusieurs stances invisibles s'enfuyaient d'eux comme des épées sous la dorure des lèvres. Mélissa savait tout de la réalité. Sur une petite table près d'un grillage où elle promenait ses doigts pour tenter de

surmonter cette timidité inexplicable et dévoiler sa beauté, son sadisme, des verres à shooters vides, de longues coupes vides, des tranches de citron et des glaces qui ne fondaient pas, même après plusieurs heures d'une veille attentive de sa part. Les aurait-elle pris qu'elle aurait senti de quelle composition véritable les dés transparents tiraient leur origine.



La voiture. Les ruses. Il passe du siège passager par-dessus l'ouverture entre les sièges jusqu'à moi. Il me prend contre lui et me propose d'autres nuits surprises. Étés ultérieurs improbables avec lui. Le corps n'est pas en sécurité quand l'esprit mobile se réduit à son extrêmité charnelle. Balancé par l'espace du soir pointillé d'ampoules. Passants, voitures. Il me laisse seule. Traverse avec son compagnon derrière le claquement des portes. À un carrefour, des clôtures de fil de fer en formes reliées, la cour d'une école primaire, à un mur des paniers de basket aux filets démolis. Leurs vestons complices, suspects. Le conducteur ne m'inspire rien. Je me fais la réflexion étrange de comparer son existence à celle d'un cuisinier dans un restaurant à graillons dont les molécules d'ADN se modifieraient peu à peu pour rejoindre celles des poutines qu'il cuisinerait à journée longue. Sa chair molle. Ses yeux cuits dans une enveloppe humide et rosâtre semblable à un sexe. Cavités, attaches rondes, lubrifiées par des glandes lacrymales rendues inutiles depuis des années, points et bulbes. Un écoeurement me prend et je m'efforce de penser à autre chose, comme je le faisais quelques jours plus tôt en tentant d'éviter leurs regards pour une fois. Ils reviennent. Le joint s'est éteint entre mes doigts. Je le tends à Kasper qui le rallume avec son briquet. Nous repartons. D'autres rues masquées d'arbres métalliques. Froissements. Lustres. Kasper me demande encore si j'aimerais recommencer l'autre fois. Je n'ose pas mettre en doute la véracité de ses paroles devant son ami. Ce serait lui faire perdre la face. Nous roulons jusqu'à une stationservice, puis jusqu'à une impasse près de l'autoroute métropolitaine où il y a une maison dotée d'un escalier de forge sur le point de tomber, vacillant et froid.

Un soir. La cuisine illuminée, aveuglante. J'accepte de faire comme lui pour une fois. Je le laisse me donner de la fumée produite par le rapprochement de l'herbe et de l'aluminium. Les gaz montent en une alchimie étroite. Aussitôt, je tousse, je suffoque. Je m'efforce de rassurer mon organisme en me précipitant dans la salle de bains, contre le miroir tacheté de salive mêlée de dentifrice. Des marques pulsantes se creusent entre mes sourcils. Droites, rectilignes, elles paraissent et disparaissent à chaque seconde, comme des battements de cœur, tandis que je me casse en plaintes terribles pour expulser l'air charbonneux qui doit me saturer les bronches. Deux entailles visibles, mais fugitives, me forent la peau. Une sensation me gagne de n'être plus qu'un regard incarné se surveillant luimême. Le vertige ainsi administré a trop de dureté, de précipitation. Il me fait mal là où mon être devrait se délasser dans une liberté taciturne de visions. Il lacère un lieu précieux, intangible. Sous le ciel du soir, l'univers sombre dans la neige colorée en indigo. Je pense à une déchirure soudaine. En moi. Trop profonde et trop vive pour pouvoir être jamais réparée. Je n'aime pas avoir le sentiment de me blesser de la sorte, mais je l'oublie assez vite dans le plaisir

qui ne tarde pas à se manifester. Je pense aux autres fois. À cette fois, par exemple, quand Kasper, après une absence de quelques jours, était venu me rejoindre dans ma chambre avec une cigarette illégale un dimanche à dix heures du matin. À la douceur de ce matin-là dans la splendeur ensoleillée des rideaux. Mes mains se nouent aux rebords du lavabo et je me mets à me balancer d'avant en arrière pour accentuer le vertige du délire dans le picotement ruisselant du temps. Je crie quelque chose d'une voix pleurarde en cherchant à me tourner dans sa direction. Kasper ne me répond pas. Je l'apercois de biais : il s'envoie une autre fusée de nuages dans la gorge en mordant dans le goulôt de son antiquité de bouteille de Coke tronquée dont les parois ont jauni en torsions fauves depuis des mois. Le plancher de la cuisine est un pont dangereux au bord duquel nous nous tenons pantelants dans le vacarme que fait la radio. Je m'asseois par terre. Je pense aux ondes Telsa et à leur influence possible sur ma vie. À distance, grâce à l'entraînement des poteaux télégraphiques guidés par des créatures ordinatrices de malheur, elles m'envoient le message de tout détruire de mon existence pour toujours et à jamais. Dans la nuit qui viendra, je laisserai encore entrer n'importe qui ici, même de ces pouilleux en blousons à armoiries: dans quelques mois, ils reviendront pour me voler, je le sais, mais je ne fais rien pour contrecarrer leurs projets ténébreux. Kasper, la poitrine dévastée, le souffle roulant des métaphores de crachats, se rabat sur l'échiquier. Il le pose sur la table de la cuisine. Il prend des pièces au hasard, les secoue entre ses paumes, me les dérobe, les sépare et m'offre d'en choisir une pour déterminer lequel de nos adversaires psychologiques parlera le

premier au jeu abyssal des royautés. Les premières fois, quand je perdais à chaque coup, je tombais toujours sur les noirs. Maintenant, les blancs semblent s'être pris d'affection pour moi. Je souhaite les avoir et je les ai, mais dès que j'oublie ce désir, ils me fuient. Je commence, certaine d'une magie particulière à mon cerveau. Je fais coulisser un pion de quelques centimètres dès que ses frères guerriers se dressent au garde-à-vous de chaque bord du néant.

Un autre soir du même hiver, Sandra s'amène avec un paquet de champignons magiques fragmentés en brins de luzerne nauséabonde. C'est un soir où il neige beaucoup. Nous sortons dans les rues enneigées, les pas enfoncés à hauteur des genoux dans une couche blanche d'eau cristallisée en flocons indissociables. Même sur la rue Wellington, la poudrerie entasse ses surfaces de nuances houleuses. De place en place, l'éclairage. Le souffle du vent. La neige encore, ses parcelles miroitantes emprisonnées un instant dans les ronds de lumière. La musique joue-t-elle comme d'habitude dans les haut-parleurs intégrés aux lanternes murales de cet espace à moitié fantasmé? Je n'en suis pas sûre, même si j'aime le croire en ce moment. Je tourne la tête pour faire semblant de remarquer pour la première fois de ma vie l'existence du léger passage à grilles, à canniveaux où l'on a peut-être déjà abandonné quelqu'un à son sort. Un fauteuil croûle à son horizon de briques sous des frondaisons de ruisseaux glacés. Je le prends comme un signe

heureux, une perspective lointaine de bonheur et de joie : il n'y a personne dedans. Nous entrons dans une pharmacie. Les néons nous agressent, mais nous faisons comme si de rien n'était. Nous avons hâte de nous livrer encore une fois à nos sorcelleries domestiques. Nous sommes venues de la nuit hivernale pour acheter là des lampions qui nous serviront à enchanter les pièces trop obscures de son appartement, à teindre les parois étanches de nos rêves nombreux. Nous les avons remarqués avant. Il y en a plusieurs dans une cage. Nous ouvrons la porte qui les protège. Nous en choisissons deux. Un rouge grenat, un rose cerise. Les flammes y danseront comme des êtres vivants. Revenus chez elle, nous les disposons sur le mobilier de sa chambre. C'est moi qui suis chargée de les embraser. Avec des allumettes glanées près d'une caisse-enregistreuse, quelque part au centre-ville où il faut quand même se rendre de temps en temps pour se ravitailler en substances, en tierces divinités. Je les déchire. Je les fais craquer sur la bordure rugueuse. Ca laisse une trace que je voudrais préserver pour me souvenir de la qualité sensuelle de cette heure, de cette soirée-là. Une trace de brûlure, Les soleils implosent. Les fleurs de soleils. Et dans la braise aérienne ses yeux marron deviennent très sombres, même si grâce à tel paradoxe inexplicable, leurs pupilles se sont transformées en légers scintillements tempétueux. Nous mâchons chacune la moitié du contenu de son sac d'épices cérébrales. Elles ont un goût mauvais de racines moisies, mais en même temps elles nous font penser à l'intérieur d'un feu de bois qui se serait éteint de lui-même aux confins d'une forêt. Nous déglutissons des branches et des rochers en fusion.

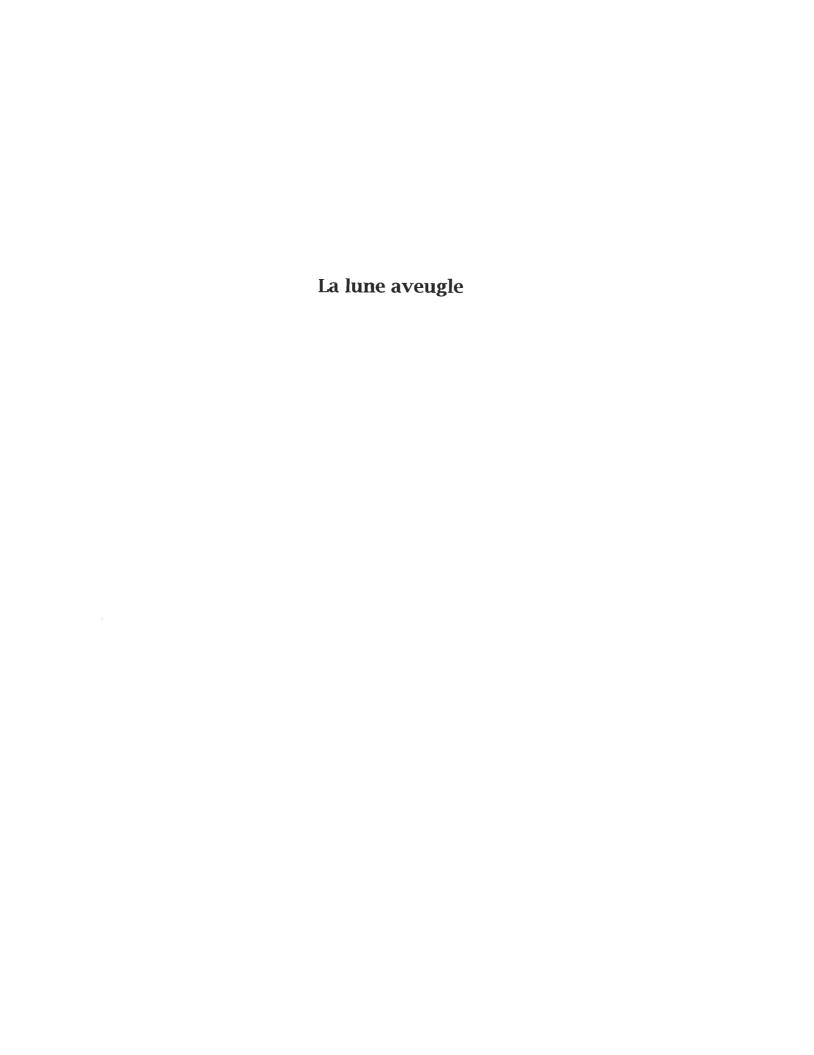
Ils forgent en nous des chemins ondulants de tuyauteries d'imaginations présagées par des fonctions abstraites de malice.

Le Mont-Royal. Ensemble. Un dimanche sans date sous un ciel de plomb. Ils marchent devant moi alors qu'un désarroi solaire visible de nulle part coule jusqu'à nous à travers les feuilles des arbres dont les branches cassent lorsque nous essayons de les retenir en nous y agrippant. Cela fait un bruit sec de blessure. L'onde de choc m'en traverse les doigts comme un avertissement de ne pas aller plus loin dans la souffrance infligée à d'autres êtres vivants. Un instant cela a presque une teinte de vérité dans la peau sous mes ongles. Kasper choisit toujours les sentiers les plus impraticables. Des roches, des racines en quantité. Des détours inutiles dans des pentes abruptes. Quelque part sous les frondaisons, une grille. Je m'y appuie de la tête en imitant le bruit que font les mourants lorsqu'ils expirent, une des pointes en fer forgé peinte d'un noir de jais enfoncée dans cette cavité qu'on a sous la gorge et qui semble vide de tout sauf de sang. Je pousse un soupir lugubre comme si j'avais la tête embrochée au sommet de la clôture. Kasper veut l'escalader. Il le fait. Puis il doit nous aider quand vient notre tour parce que nous avons trop peur de tomber et de mourir empalées. De l'autre côté, le cimetière Côte-des-Neiges. Les collines. Les mausolées. La mort me paraît inoffensive. J'appartiens déjà à son univers, en partie. C'est ce que je me dis en arpentant l'herbe entre les tombes. J'affirme quelque chose à propos de la

présence des esprits à l'intérieur du vent et dès que j'ai énoncé une idée que je crois plus importante qu'une autre, le vent se met à souffler plus fort. La vue se révèle à moi dans le mystère premier de son évolution. Les troncs se tendent de pellicules minérales.

Nous dans cette maison riche lui appartenant. Des rafales de tisons dont ils essaient de se protéger. La tête avec leurs mains. L'une d'eux. Une amie bien connue. Le corps désincarné, sorti de la chair, fait d'une autre matière et dépourvu d'encéphale, de gorge, de poitrine. Une perruque, absurde et une voix surgissant de nulle part. Cendres brûlantes, rougeoyantes. Foyer d'incendie. Une femme célèbre se trouve avec nous. De la même manière en apparence anodine, tente de se couvrir. Dans les ténèbres, possibilité d'entrevoir ces collections de simples matériaux biologiques rondelets et putrides, biaisés et soupirants, tavelés de moisissures.

Ne m'aidez pas. Je n'attends plus rien de vous, même si je vous ai déjà idolâtrés. Toi que j'ai tellement aimé. Et l'autre moi. Le frémissement de calcinations infimes.



Un soir, là-bas, avec eux, réunis autour d'une table (Sandra, les bras encombrés, tous les gestes déviés par la présence d'un ancien double poétesse à cheveux longs, gouttes de cire fondue d'un gris cendreux à bords dentellés sur le corps de fer d'un candélabre à plusieurs branches de différents niveaux, ajustements magiques dans la symbolisation du Mal, elle laisse tomber les larmes rouges d'un liquide (clarté de feu) sur une figurine de porcelaine à l'effigie d'une pouliche couchée sur un lit de feuillages neigeux, elle est prise toute entière dans un incendie secret (jalousie et tristesse), on ne lui a donné que des cendres à fumer, fait lire un cahier dont chaque paragraphe autographié semble lui signifier sa médiocrité, plus tard l'un d'eux lui demande d'aller s'asseoir dans l'autre pièce (est-ce parce qu'elle se sent mal?) et elle le fait pour le regretter ensuite lorsqu'elle voit la rivale qu'ils semblent tous vouloir nommer de la sorte dormir, ravie, les membres gourds de substances mielleuses, sous la protection de leurs regards.

L'orage, les projets anonymes. Cette sculpture de cubes humains dans les bois.

La bataille des tueurs contre les victimes sera éternelle comme le souffle du vent puisque je le veux. Je serai l'ange de la destruction des corps. J'aurai plein pouvoir sur les moisissures et leur cours de temps en feuillages faits. Les eaux profondes se complexifieront de pyctogrammes relatant les meurtres dans les garde-robes tels des films d'images tièdes. Ma tête agira comme une plante. Elle lui dira de taire les malheurs des astres. Notre ciel sera toujours fait d'amour. Les viandes cuites et digérées iront rejoindre les surfaces molles. Un liquide froid et coloré, la fascination du rouge invisible, au fond de l'eau, tapi dans la chair recouverte d'une peau opaque. L'écran de la pâleur morbide. Tant de sauvages tués par eux. Il s'approche de moi et me susurre à l'oreille qu'il aimait entendre dans une vie antérieure le miaulement des enfants. Une fois, son cœur avait battu trop vite comme s'il cherchait une issue en lui, pour sortir de son organisme, s'en scinder et s'en tenir à distance. La nuit pareille. Il la regardait au fond des yeux et lui demandait: « Tu crois vraiment que je pourrais t'aimer? » Mélissa ne le verrait plus, elle avait donc choisi de détruire le monde pour se venger sur une divinité incertaine de ce que son destin lui avait fait subir. Elle détestait les yeux que lui avait vomis l'univers. Nouveaux, avec d'autres pupilles différentes, malsaines. Le charme laissait croire que des âmes la possédaient. Un livre diabolique s'écrivait avec le brouillard de son esprit pour l'apport divin aux mauvaises choses. Mardi soir, ils l'amenèrent chez cette femme, l'installèrent

près d'elle et leur firent visionner à toutes les deux le snuff movie. Il y avait de longs couloirs à parcourir pour pouvoir se rendre à l'appartement. Leurs tapis plongeaient dans la terre des cimetières absents. Ils s'impatientaient de savoir comment cela se produisait, si une jouissance quelconque pouvait en être tirée. Donc, ils la tinrent à l'écart de leur projet jusqu'au commencement des autres, un sujet de plaisanterie supplémentaire les faisant rire. Ils apparurent très tôt dans l'histoire des frères jumeaux. Les sosies dans la pénombre se chuchotaient des souvenirs. Personne ne saurait jamais qu'ils étaient venus la voir. Si elle avait voulu appeler quelqu'un, sa voix aurait abouti dans une impasse glaciale de sonorités brusques, des enregistrements pirates, les homicides antérieurs, cris bestiaux et humoristiques. La femme leur avait dit son nom plusieurs fois avec un ton de regard exultant. Cela ne la dotait pas d'une qualité particulière. Ils lui répétèrent en lui pelant le cuir chevelu avec une brosse spéciale attachée à leur poitrine, sous leur chandail, par des lacets dispendieux: « Fond vide. » La monstruosité du silence s'enorgueillissait de la couleur sombre de leurs veines entre les murs peints de sang. La fille gémissait en se courbant devant eux sur un ventre endolori par le désir qu'ils lui inspiraient, les ongles sur la couture de ses bas, les seins nus. L'air passait vite entre les lèvres des garçons. Ils la caressèrent avec des effleurements de doigts très légers et la léchèrent tranquillement sous le regard fantôme des trous déchiquetés de l'agonie et avant, tandis que rien ne s'était encore produit, mais s'annonçait de façon certaine, ils lui firent l'amour, les lèvres légèrement ouvertes sur un sourire inapparent, les paupières closes avec douceur, à moitié tendues. Un secret à l'écart entre leurs corps. Ils ne criaient pas dans la peur d'éveiller la curiosité des voisins. La femme au bâillon haletait. En se promenant par la suite dans l'immeuble choisi ce soir-là, le seul ou non, ils se tenaient par la taille en pouffant, silencieux, avec des ricochets aériens. Jamais nul ne les croisait. La nuit avait un goût de vin sur leurs bouches. Des ténèbres miroitaient le long de leurs prunelles noircies, argentées par de lointaines lumières. Les pierres froides sous la pluie créaient un brouillard diffus, sonore, comme s'ils avaient pensé au ralenti sans pouvoir s'en empêcher, à cause de l'influence d'une drogue.

Les gueules sanglantes, obscures, livrées à la bêtise de la déchirure, ne se repentent qu'à demi-mots, livrées aux monstres qui les gavent et les mastiquent. Ce sont des trous béants creusés dans les figures assassines, les dévorant elles-mêmes, ne cessant jamais de bouger et de tourner dans le sens contraire du temps. Leurs dents surgies des barricades de chair à vif. Leurs salives coulantes. Des crocs luisent en surimpression de leur dureté métallique, dessinés par leurs reflets moites de sang.

Abîme bleuâtre, soufre. L'occultisme infernal de la vision troublée dans sa réponse au néant.

La mort pointe aux disques pulvérisés de ce traumatisme. L'énigme posée, non résolue. Un homme à visage de bête, sa démarche sacrée. Il porte un chandelier mauresque sur sa poitrine. Il descend dans nos cryptes sous la terre amoncelée avec la poussière d'ossements. Son attente de l'aube ponctuée par les halètements. L'être a enlevé son masque le premier, attirant dans le mouvement trop vif de sa main un visage dentelé de viande à

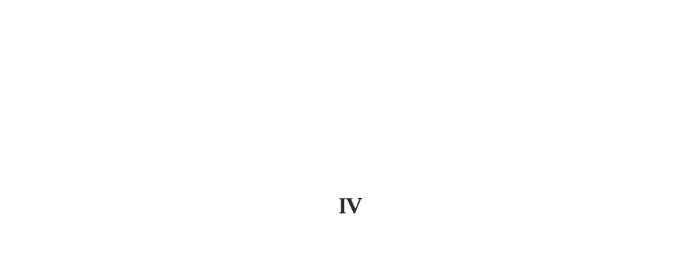
contusions mauves, poreuses. Meute des points de ralliement. Ses mâchoires pendent, trop aiguisées pour imiter avec justesse la parole humaine. Le désir des entrailles stupides amplifie le monde. Les nabots à sa suite se prosternent en mangeant des cuisses de porc arrosées d'huile. Dans les chambres du dernier étage des galeries de quartz, leurs ancêtres promènent avec tendresse leurs langues bordées de ventouses le long de figures emprisonnées par des vitres. Au niveau de la terre, à la réalité des rues ternes, arrivés dans un portique, au pied d'un escalier, des jeunes gens, amants depuis peu, cherchent à se protéger du froid, mais il n'y a pas assez de place entre les battants aux vitrines glacées. Près du loquet, une sonnette entourée de cuivre. Ce seul détail trop longuement contemplé suffit à solidifier le sang dans leurs veines en un réseau de filons transparents qu'ils imaginent battants et rougis comme du verre, prêts à se casser pour rien et à répandre dans les ténèbres de leurs pensées de petits éclats miroitants, impossibles par la suite à réassembler pour constituer de nouveau certains vaisseaux sanguins primordiaux. Un fiel chimique, poison urbain quelconque, amollit des œufs déjà mollassons au creux de leurs orbites, la cornée s'enfle et se distend, devient translucide comme de la glaire, à peine dorée d'un soupcon de lumière significative. Une pellicule spectrale tire en elle toutes les symbolisations utiles au bon fonctionnement de leurs rythmes biologiques. Elle s'amincit en prenant de plus en plus de place dans l'espace visible, d'expansion inconsciente. La drogue leur paraissait trop cristalline dans les petits sachets abandonnés au fond des toilettes de ce restaurant putride du centre-ville (des étrons surnageaient au milieu d'un jaune déteint d'urine au

moment où l'un d'eux y était entré le premier, la puanteur telle un monstre accroupi sur la cuvette attendant qu'on lui souffle de la fumée dans les narines pour le disséquer d'un coup). La jeune fille frissonnait davantage que le jeune garçon, car elle ne portait rien d'autre avec son manteau d'hiver aux boutons sautés, aux manches à courants d'air, qu'un vieux foulard de fils mauves à brillants cousus en étoiles distantes. Dans son esprit au supplice, ses vêtements devenaient une espèce de grille où l'air pouvait librement s'engouffrer comme dans la bouche d'un métro. Un goût atroce lui emplissait la bouche, coulait de la fosse entre ses narines jusque dans sa gorge piquetée de poils dansants microscopiques qu'elle rêvait en ce moment-là comme une assemblée de petits hommes encapuchonnés de feutre noir, ricanants et maudits. Elle cracha un peu de mucus verdi de pus entre ses mains et en barbouilla le cou de son compagnon qui partit d'un grand rire de hyène. L'escalier avait des marches de bois peintes d'une couleur sombre de feuilles séchées. Il rendait impossible l'ouverture d'autres portes déverrouillées et l'avancée dans les ombres massées au niveau du palier à lustres morts. Où se trouvait pour eux la chambre de ce cauchemar? Ils se le demandaient en silence sans goûter au vertige surnaturel.

Avec des mots vermoulus, il lui décrit le magma placentaire de leurs intérieurs respectifs. Leur silhouette est un trait qui entoure de la substance écarlate, leur cou fait une ligne cernant un paradis sans but. Le matin à

traverser, les plaies sentimentales et convulsives, le retour à prévoir. De légers fossiles en eux replient des membres de fauves. Des millénaires brûlent au fond de la moëlle transie de pâles succubes. Ce n'est pas le genre d'homme avec qui elle couche d'habitude. Sa petitesse et sa maigreur, sa peau imberbe, son corps leste et délicat, rien ne colle avec les visions anciennes, lointaines d'autres nuits. Il ne possède presque pas de beauté. Une richesse pauvre dans une mèche de cheveux sur son front. Sa tête a une drôle de forme, la cervelle aplatie s'enfonce jusqu'au palais, ce dessin perceptible dans la suite duquel les tempes s'évasent, les oreilles plongent, la langue sort et les squames tombent. Toutes les nuits depuis plusieurs années, il sniffe une poudre hautement toxique qui lui dilue les organes, ne s'accordant aucun repos, jamais. Un impact répété de songes cuivrés le martèle. Il porte en lui la nuit du sommeil sans poids, le spectre de la nourriture s'agençant en cellules disproportionnées, des organisations absentes, les besoins simplifiés du corps privé d'âme par l'envahissement d'un produit à stupéfier les chevaux, à lessiver les blattes. L'amour entre eux ne se discute pas, car il est avant tout mensonge trouble puisé au fond d'un pacte tacite, tiède approvisionnement régulier et bienfaiteur. Rassurant de savoir qu'il cache toujours quelque chose dans ses poches. Il suffit de demander et les bienfaits se matérialisent. Le temps devient de plus en plus mince. Une paroi impossible pour colmater les brèches du supplice. Les rêves en aval ne laissent derrière eux qu'une marée nauséabonde.

Tachetures glauques des moisissures sur les plaques platine recouvrant le tombeau, cercueil fermé, auguste, agir comme si rien n'avait encore disparu du songe trésorier, voilà le seul commandement auquel ils répondent en leur for intérieur sans même se consulter, l'unique prière qui fait se mouvoir leurs lèvres en silence, murmures gestuels des aubes, cire des calvaires agglomérés en monceaux durcis et friables à la fois, ils ne se repentent de rien. Le défilé des ombres a lieu lorsque la nuit fermente de tétralogies et de ricanements. Ils connaissent ce secret odieux des manifestations.



De cette distance, son logement lui apparaissait dans son imagination comme une caverne où tout pouvait se passer. Elle devinait qu'ils n'en fermaient jamais les portes, que l'air et la lumière et le vent circulaient librement de l'arrière vers l'avant, le bloc faisant un mur d'habitations aveugles à opposer pour rire à ce mouvement universel. Le monde se cristallisait dans le feu dont ils gobaient les moindres étincelles. Sans se le dire, ils en venaient tous à rêver, à un moment ou à un autre de leurs songes à plusieurs, à un sciage et un soulèvement de leurs boîtes crâniennes pour l'exposition de leurs cervelles bouillies. C'aurait été l'apogée de la joie que de voir ça. Ils le pensaient et un moment plus tard, ils s'efforçaient de penser à autre chose.

Courses floues des organismes végétatifs rendus à l'inaction des objets ainsi que des cultes vivants se suffisant à eux-mêmes. Les offrandes se chevauchaient aux frontières de loin en loin éparses.



Le parc à cette époque de l'année n'avait pas de chaleur accueillante à offrir. Il n'y avait pas d'eau dans le lac. Le point d'eau à sec révélait des tonnes de rocaille puante. Je suis descendue à leur suite sur les montagnes formées de petites roches. Un débarcadère autrefois immergé (c'est ainsi qu'il apparaissait alors dans mes souvenirs brouillés par la drogue) plongeait sous la surface. Ils marchaient devant moi, tous les deux. Nous revenions du Mont-Royal. Il ventait beaucoup et dans les branches des arbres, des lumières colorées scintillaient avec un léger bruit de vitre. Je portais le chandail d'un garçon. Etait-il de l'un d'eux ? Cela m'importait de le savoir, mais je n'arrivais pas à le découvrir. Des odeurs dormaient à l'intérieur de la laine. Je la promenais le long de mon visage en m'interrogeant sur son origine. Je ne trouvais pas de secours dans ma chevelure disparue, ni dans mon foulard qui s'envolait à chaque coup de vent. Dans l'air de nombreux mouvements. Il y en avait trop. Je marchais en suivant la bordure de ciment où j'irais me pencher l'été suivant pour contempler mon reflet ou du moins le surprendre. J'avais peur d'eux, peur des profondeurs du parc où ils m'amèneraient, peur de toutes les disparités qui s'installaient entre leur âme et la mienne. Je ne leur en disais rien. Je souriais, je parlais le moins possible pour ne pas attirer leur attention. Le parc avait une forme cave, un dessin enfoncé. Il se déployait dans un éventail herbeux ourlé de quelques constructions légères, dessinées avec de la clarté et des ombres fugaces. Il semblait tourner avec

moi. Je manquais tomber à la renverse à chaque pas. Il ventait trop. À un certain moment, ils m'ont hélée car ils s'étaient sensiblement éloignés du point où je me tenais à surveiller le ciel, la ville, la mare aux oiseaux morts coulée près de mes os. Ils m'ont dit de venir voir. Ils esquissaient de grands gestes dans le vide et leurs cris ne produisaient pas plus de vacarme que des murmures. Je me suis approchée d'eux. Je prenais beaucoup de précautions pour cela, même si je m'efforçais d'adopter une démarche assurée. Ils m'ont montré un des refuges de l'eau presque disparue. Une image glacée de moimême sur fond de tête de mort. Quelques heures plus tard dans la même nuit, nous sommes allés chez eux.

Des granules ajoutées à la poudre d'herbe et de tabac, visibles dans un défilement de quelques secondes entre ses doigts tenant le minuscule sac cellophane contre la surface de bois égratignée et peinte. Un objet qui lui appartient en parcelles éparpillées; destruction par le feu, molécules vertigènes. Espace à remplir déjà plein entre nos tempes malaxées. Je dois lui en toucher mot. Non, demain. Il rejoue sa proposition favorite. Des cristaux d'ecstasy. Je me demande quel effet ils peuvent avoir une fois qu'ils se sont transformés en fumée. Un ami étranger à cet univers vient me voir un autre jour. Nous faisons une sieste ensemble et je lui parle de ces pilules. Se forme légèrement entre nos corps assoupis le projet de les diluer dans nos pures salives exemptes de polluants, entières et rondes, des petites roches crayeuses un rien éraflées. À ce moment-là, ce sera Noël une dernière fois. Ciel blanc et froid des soirs de la ville aux ruelles. Surveillance mitigée. Des pièces plongées dans l'obscurité, des courants de lumière chaude, fenêtres protégées par de nombreux rideaux, portes doubles et verrous. Mes cheveux nichés au fond de sa paume. Ces souhaits immatériels de sa peau à la mienne.

Il me parle de la transfiguration advenue par les choses. La volatilité de ses menaces. Il demeure toujours en retrait. C'est là son habitude. Se préserver des contacts fortuits. Peu importe le prix à payer ensuite. Je le laisse faire. Toute action m'est à ce moment-là impossible. La peur me sidère et me force à jouer un bonheur sans fin. L'appartement où nous nous trouvons soudainement réunis est trop petit, ses différentes composantes étirées le long de murs jumeaux rapprochés de manière excessive. Le fait que le sofa puisse meubler cet espace relève de l'illusion d'optique. Les autres font mention d'un appareil trafiqué qui aurait la capacité d'agir à distance sur la chimie organique. Leurs sourires de regards fixes. Leurs paroles anodines. Je ne les aime pas. Ils ne m'inspirent aucune confiance digne de ce nom. Seulement un sentiment limité de commisération gentille. Je ne sais pas pourquoi j'en parle comme d'individus asexués, non liés par des relations d'ordre précis. Ce sont en fait un homme et une femme qui forment un couple parfaitement démonisable. J'imagine la couleur que prendrait l'heure où ils pourraient décider d'un commun accord de faire tomber leurs masques. Un soir ténébreux invisible depuis leurs chambres sans fenêtres, à reclusions fastes. Usure à rebours du passé nocturne remémoré. La musique chez lui, ce joint fumé à un arrêt d'autobus. Il cherche tout de suite à s'éloigner de la lumière des néons. La cabine à vitres claires. La jonction des ombres. J'ai du mal à le revoir, marchant près de moi, sur ce trottoir illuminé, tiré de la nuit, passant le long d'une rue déserte, au fil d'un mur de tôle percé par plusieurs ampoules électriques. De textures serpentines, la caresse vive de nos pas. À notre gauche, délivré, l'enfermement de quelques façades de

briques, elles-mêmes soulignées à gros traits. Mes lèvres sont teintées de rouge. Lieu inhabituel aux baisers. Le poison attendrit la chair, la brûle d'un feu qui la dissout. Ma bouche s'étire, mes dents pointent, mordent. C'est l'une des premières fois, depuis la fin de l'hiver et le début du printemps, où je sors la tête nue, les cheveux ruisselants de leurs propres reflets, humides d'aspect, doux et froids tels des plumes d'oiseaux morts rassemblées en ailes tavelées de rousseurs aux centres bulbeux de leurs putréfactions. Sa voix rauque, dure, plaisanteries froides, mesquineries, les os de sa face, cachés, mais visibles quand même, irreprésentables ainsi, mis au creux des ténèbres qui nous supportent malgré la détestation sans appel. Des bougies consumées jusqu'à la limite de leur existence, puant la chair brûlée, sifflent au fond d'un lac de cire fondue sur chacune des branches de ses candélabres. Une fumée indiscernable, étouffante malgré la transparence de ses miasmes, nous aveugle, sa chambre brûlante dans l'atmosphère glaciale rendue aux spectres.

Ce dernier hiver passé dans les soirs absents. Les fenêtres noircies. Histoires amnésiques. Les heures ne s'écoulaient plus. Quelques semaines avant la fin, la puanteur d'un cadavre de femme pris dans les étages inférieurs d'une désolation gigantesque d'obscurité. Silence des couloirs. Feutre des tapis. La peur d'être suivie. À intervalles réguliers, ces compartiments illuminés au néon où se trouvaient encastrées des laveuses payantes que nul jamais n'allait remplir, mais qui faisaient continuellement entendre un vacarme d'apocalypse. Les murs lisses, sans aspérité. Béton grisâtre et doux. Mince couche de peinture au-dessus des lignes sensibles. À la tombée de la nuit, les lampadaires du parking, leurs globes, embrasement lent, patenté. Il semblait déjà y avoir des insectes au fond de l'hallucination. Les tubes bourdonnants s'éteignaient, le soir venu. Un carrelage aux murs effacés. Le glissement de l'eau dans les boas de ferraille cachée. Je posais la tête contre le cœur du bâtiment, à errer dans le sous-sol aux tuyauteries, je me perdais trop vite. J'allais souvent vérifier si de la lumière persistait là où tu aurais dû te trouver. J'ai cru à tort que cette légère histoire muette m'avait filé entre les doigts.

Son œil à la lueur des bougies. Sa pupille agrandie, prête à exploser. Une grande circonférence vide, noire que les émotions n'ouvrent pas de troubles métamorphoses. Circulation flammée autour du sombre esprit tacite. C'est la seule fois où ce qui donne lieu à sa fureur interne me trompe et m'appelle simultanément. Je ne lui en dis rien. Il me parle. Il se tourne vers moi pour me sourire rendu au bout d'une énième phrase immatérielle (de quoi est-il question au fait dans ce charabia ramassé sur lui-même en cercles concentriques de sens odieux, je ne peux pas le savoir, la douleur s'est subtilisée elle-même au fond de ma pensée et me revient sans relâche l'image de ce qui a brûlé dans le réservoir aux narguilés, des carrés plombés égrainés en braises charbonneuses au milieu des questions vagues et des glougloutements). De légers spasmes d'électricité nous parcourent le corps le long des jambes, le long des bras, au plus secret et ténu du flanc, il y a tant de chaleur là, cachée, endormie, dont personne n'a conscience hormis nous que dès qu'il se lève et fait mine de s'éloigner de moi, mon cœur se détache et se met à frétiller comme un grelot hors de ma poitrine. Ce sont des éclairs de chaleur musculaires et ils apparaissent succinctement dans les ténèbres de nos peaux moites et ravies à réflexions de couleuvres. Une troisième figure, personnifiée par son ami calé dans les profondeurs rêvées de sa propre station assise, se dirige à l'encontre de la vie sur un plateau dérobé aux dédales pensants.

La joie surprise dans un sourire lèvres aiguisées commissures entrouvertes sur l'ombre les dents la mouillure rose des gencives d'un autre ange infernal dont la beauté recèle sous l'apparence de chair des périodes futures au gré desquelles nous deviendrons lui et moi des assassins festifs, anonymes et insoupçonnés. Sensuelle la couleur qui miroite à la surface de ce qu'il pourrait m'offrir dans un autre lieu. Ses incisives, ses prunelles, ses joues. Au loin dans la nuit une maison dans laquelle vit un pusher. L'autre garçon parle. Il dit : « Il faut que j'aille chez lui. Il ne voudra pas sortir. Il ne le fait jamais. »

Deuxième partie

Molécules vertigènes

Ma chum, c'était un être humain, en jeans et parfum, rose des bois, musique et anatomie, une perle qui luit, les diamants du soleil et les états de la lune pour histoire. En vrai et pour rire, elle vibrait. Timide comme une princesse. Chaude comme un ange.

Hélène Monette, Unless

Quand je n'avais pas de nom, quand je ne connaissais pas encore sa musique étrange, quand je t'explorais en silence, bougeant les bras et les jambes comme une bête qui va mourir dans la seconde, je t'entendais croître au milieu de la chambre, fleur de nulle part. Des volutes feutrées se modifiaient en se lovant en s'enroulant autour de moi végétalement comme les images d'une âme royale. Plus tard, ayant appris à marcher et à distinguer les arbres qui ne pouvaient l'être que la tête torturée, que les chevilles ceintes de pétales, j'ai reconnu la route, le manoir de neige et la maison qui brûlait depuis toujours dans mon cœur absent. Je les ai reconnus à un détail saugrenu de la Lune, à une ombre altière, à un nuage de contrefaçon. Il ne pouvait rien m'arriver au milieu de leurs ailes. Ni incendie, ni noyade. Rien. Mon errance sans autre but que l'amour, ma fuite sans autre destination que la haine, je les respirais avec le vent et elles me transportaient ailleurs, en d'autres villes, en d'autres forêts. Des passants m'offraient sans rien dire leurs roses de pierre, des animaux leurs ternes fourrures mutilées et leurs œillades de dents.

J'ai marché une dizaine de minutes dans la neige. J'ai quitté un boulevard pour un autre, j'ai traversé une cathédrale qui ne pouvait pas s'élever ailleurs que dans mon cœur, puis j'ai remonté la rue étroite et sinueuse au bout de laquelle se dressait la Maison-sous-la-Lune. Ses arbres déformés avaient blanchi sous l'accumulation des tempêtes. Ses fenêtres étaient toutes illuminées, sans exception. Et ses façades obscures, capables de se modifier aussi facilement que des tableaux dans le sang d'un peintre, se succédaient, toutes plus belles, plus magiques les unes que les autres, dans le ciel entre mes yeux. La pyramide argentée de son toit, ses tuiles d'aluminium et ses pignons de bande dessinée, abritaient sans doute de nouveaux dieux. Des spectres d'amants désunis, des pharaons égyptiens, des eaux flambantes, des échos. Des dieux. J'aurais voulu descendre l'escalier de pierre qui menait directement à son sous-sol, au lieu de gravir l'habituel escalier colimaçon qui ne me mènerait nulle part ailleurs qu'en lui-même : il neigeait de plus en plus, et ses marches disparaissaient.

Kasper vint m'ouvrir. Il était seul. D'un geste, il m'invita à entrer dans la Maison-sous-la-Lune et, d'un autre, plus vif, plus distrait peut-être, à m'asseoir dans le salon-aux-murs-rouges, sur un divan de cuir que je ne connaissais pas. Quelque chose paraissait le préoccuper. Quelque amour. Quelque tristesse. À peine assis devant la télévision, à mes côtés, il prit une cigarette dans le paquet qui traînait sur la table basse devant lui et l'alluma en tremblant, sans songer une seconde à m'en offrir une.

La brûlure de sa cigarette releva un instant la couleur de ses yeux bleus, quand il en aspira une ultime bouffée, et ses pupilles s'approfondirent dans l'éclipse de son briquet de métal.

Très sombres dans la lumière. Très claires dans l'obscurité. Ses pupilles plus troubles, plus transparentes que de l'eau de nuit. Sa bouche ouverte et ses paupières fermées.

Il a tourné la tête vers moi, et il m'a regardée à contre-jour de luimême, un soleil de minuit sur la joue, une lune de midi sur le revers de la main, rien sur le ventre qu'une plaie béante, qu'un peu de soie.

Il m'a demandé si j'avais rêvé de lui aujourd'hui, si je l'avais vu passer dans mes rêves qui m'avaient fait survoler des couloirs richement tapissés, fait traverser des salons beaux comme le sien, mais plus grands, plus rouges encore qu'en après-midi, avec des miroirs, beaucoup beaucoup de miroirs, et des tas d'inconnus monstrueux, peut-être masqués, dans leurs robes de mousseline et leurs smokings noirs. J'ai dit non. Moi, je ne le voyais pas. Je ne m'étais pas encore détournée, je n'avais pas rouvert les yeux. Je l'entendais, c'est tout, et j'imaginais la tête qu'il pouvait avoir dans

l'ondoiement nerveux de mon cerceau de tristesse, dans mon enfance, dans la lumière des bougies qu'il avait oubliées entre nous, et qui ressemblaient à des phares au milieu d'une mer dont nous caressions distraitement la surface, tous les deux, au-dessus des arbres de l'eau en feu.

Il fumait une autre cigarette.

Je le sentais à la fumée qui me faisait dériver à sa rencontre.

Sa peau effleurait parfois la mienne. Quand il bougeait pour saisir quelque chose que je ne pouvais pas voir, ni entendre, ni sentir, ni même concevoir, par exemple une petite hallucination de verre prise dans ma chevelure comme un oiseau vermillon, fugitivement colorée, fugitivement lourde, une masse transparente et sans autre poids que celui d'une musique qui monterait pour retomber aussitôt dans le silence, captive d'un mauvais souvenir, d'un temps dépareillé. Quand il voulait enfin rejoindre et pénétrer l'image d'une autre pièce, pour voir se recréer vivement la teinte mi-fauve, mi-aquatique de ses trois dimensions obnubilées d'elles-mêmes. Sa peau effleurait parfois la mienne et, chaque fois que cela se produisait, chaque fois que cela se reproduisait enfin, le contact de sa chair me brûlait d'un venin radioactif qui m'irradiait tous les vaisseaux sanguins, jusqu'aux plus petits capillaires, ceux des oreilles, des iris et des doigts. Hélas, il me retrouvait toujours pour me terroriser dans l'humus de mes gestes les mieux enfouis.

Je réalisais soudain que j'avais oublié à quoi il ressemblait. Et, à ce moment précis, quelque part derrière ma tête, sur le mur soulevé par un gros bouillon de vomissures, sa figure se résorbait, ses yeux bleu sombre, ses lèvres rose pâle, ses traits obsessionnels, tout le reste. Et cela faisait comme des coulées de vin le long de ses joues.

Mélissa monte quelques marches de l'escalier colimaçon qui s'enroule et se déroule sur lui-même, selon qu'on le monte ou qu'on le descend, jusqu'au troisième étage. Puis, elle s'arrête pour regarder la Lune surgir d'entre les nuages, dans le ciel violet, déjà éclairé comme un songe de l'espace. L'âme des vers de terre s'insinue dans ses narines caverneuses. Des dîneurs invisibles rient et parlent jusque dans les replis de son conduit auditif.

Elle n'a pas peur de tomber dans sa robe qui s'illumine, elle aussi, quand la ville apparaît au loin.

.

Elle jouait timidement des mains sur ses cuisses, prisonnière d'une solitude spectatrice qu'elle ne comprenait pas tout à fait. Mélissa, quelque part où elle n'aurait jamais accès, un endroit de flammes et d'obscurité, dont les drogues magiques teintaient les miroirs et les tentures de sang, chantait docilement l'amour et la peur de perdre autrui dans la lutte fébrile des physionomies, la guerre tacite des paroles et des regards. Là-bas Kasper l'embrassait. Là-bas Kasper la caressait avec sa langue. Son fantôme rejoindrait-il bientôt le sien? Il n'y aurait pas d'orage, finalement.

Mélissa se glisse dans une cabine téléphonique. Elle l'appelle. Compte les sonneries entre les morsures de son rouge à lèvres. L'attend. L'entend. Quelque part dans le labyrinthe des maisons dont elle ne fait qu'entrevoir la sortie perlée, un bout de ses rêves subsiste comme une escale à sa souffrance. En partant, elle oublie quelques pièces de monnaie dans la fente de non-recevoir, qui se métamorphosent dans le regard anonyme d'une phrase qu'elle oublie déjà.

Elle a froid, même si elle porte un manteau de suède doublé de fourrure, car dessous elle n'a rien d'autre qu'une robe qui s'ensoleille à chacun de ses pas, parmi les étincelles poudreuses de son parfum, et des bas rouges qui l'aveugleront tout à l'heure, lorsqu'elle sera assise, près de lui, dans un salon, dans un fauteuil associé par erreur au pouvoir de la couleur bleue, dans l'elixir d'une cheminée. Elle divague presque. Elle a peur qu'on la reconnaisse, qu'on se penche aux fenêtres, qu'on discute, même si elle rêve d'une tempête qui les ensorcellerait longtemps, tous les trois, et qui les ferait glisser de l'autre côté d'un abîme de soieries blanches.

Prisonniers de leur amour comme de leur haine, tous unis, tous désunis (l'un et l'autre impassibles dans leur mensonge), ils passeraient des jours, peut-être des semaines, à ne rien faire d'autre que se piquer à

l'héroïne, comme des anges de fillettes et des démons de petits garçons, et qu'à regarder la télévision, ses flashes, ses intempéries, ses canaux déviés, ses vases communiquants. Ils se donneraient des baisers timides. Ils riraient beaucoup. Ils oublieraient le ménage et les rues d'en bas.

Dans cet intervalle de lumière noire, presque bleutée (ce vivarium atemporel, cette idylle), les seuls autres vivants auxquels ils auraient affaire seraient les vivants imaginaires de la télévision ou les vivants fantomatiques de la Maison-sous-la-Lune. Personne ne viendrait tambouriner à la porte d'entrée pour les faire sortir, un matin, de leur stupeur de drogués. Nul ne ferait sonner l'affreux téléphone à cadran du vestibule incolore. Ils vivraient seuls et séparés. Seuls et séparés.

Une femme descendrait l'escalier vers eux.

Ils lui donneraient tour à tour un visage. Un visage.

Je suis allée te rejoindre dans les couloirs de l'hôtel aux tapis de verre. J'ai marché guidée par mes propres fantômes. J'ai rencontré des femmes en uniforme dont l'existence me semblait aussi raréfiée qu'un jour sans lune, qu'une nuit sans soleil. Des femmes qui détournaient le regard, des femmes qui se mettaient du rouge à lèvres dans le secret embué des salles de bains. Elles poussaient des charriots. Des colliers brinquebalaient dans le craquement de leurs os, des bagues d'hémoglobine se défaisaient dans le giclement ininterrompu de leurs veines. Elles s'évanouissaient. Nous devions nous rencontrer dans l'obscurité d'un restaurant orné de lanternes rubicondes où il y aurait des gens feutrés et des aquariums traversés en tout sens de bulles d'oxygène, de particules lumineuses. Nous devions boire des cocktails et peut-être, aussi, nous embrasser dans les détours d'un inconnu qui aurait voulu venir vers nous, qui aurait avancé sa main, mais qui n'aurait pas pu. Nous devions nous asseoir dans de grands fauteuils plongeants, nous y noyer, nous y étouffer dans nos pleurs et nos éclats de rire, sous les chandeliers irisés d'un spectre sans couleurs, d'un plafond sans contours. Bunker de soie. J'avais déjà tout imaginé. La chambre. La porte. Et la clef dans ta main. Mais il n'y avait plus rien. Plus d'air. Plus personne. Et jamais plus tu ne serais là. Je me suis prise au tourbillon des portes. J'ai glissé jusqu'aux ascenseurs, jusqu'aux miroirs. Mon reflet s'y embrouillait, étranger. Mon visage y explosait en fragments charnels, en éclats sanglants.

Qu'aurait-il fallu dire pour que ma langue cesse de me faire mal?

Dans mon visage, une bouche maquillée, un hublot qui ne s'ouvrait plus, une blessure forcenée. Etait-ce de la peinture ou du sang de paroles liquéfiées?

Zombies roulant des hécatombes de l'ange, les boulevards se soulèvent comme autant de circuits flamboyants qui se risquent au-delà de la ville explosée en surplomb de la nuit.

.

Quand tu m'embrassais sans jamais cesser de rire, sans jamais cesser de parler, je pouvais voir, par la fenêtre de ta chambre, se colorer des morceaux de pyrite, des pommes mauves et des oranges brouillées. Je t'aimais et, pourtant, quand je me glissais sans bruit dans le couloir jusqu'aux toilettes, pour vérifier si le squelette se trouvait toujours au fond du miroir de la salle de bains, savoir si mes membres caoutchouteux se convulsaient toujours dans les circonvolutions du débarras, et m'assurer aussi de la fin de l'histoire de la lettre d'amour qu'on avait oubliée en sortant, tout là-bas, sur la table, dans le soleil et dans la joie, quand je

dérivais sur les tuiles brillantes, dans la froideur de la lumière nocturne, dans l'éclat des sourds qu'on ne voyait jamais, dans l'obscurité des ciels qu'on n'entendait plus, il y avait toujours ce regard qui me portait vers elle comme un visage sans matière, tel un fantomatique mouvement de baiser. C'était un chandelier qui bougeait avec de doux tintements de roches au-dessus de son lit. C'était un spectre qui se voilait sur le mur. C'était un rideau qui se fermait rouge sur sa main.

Elle arrivait toujours quand il pleuvait. On l'entendait rire avant de la voir vraiment, mais on était toujours surpris par les trilles virevoletantes de son rire, par les perles qui s'agglutinaient en petits paquets défunts sur ses chevilles, dans le reflet de chacun de ses pas. Ses cheveux, sa peau, tout en elle sentait la framboise et la pluie qui va frémir. Je l'avais vue pour la première fois alors que je courais à la rencontre d'un homme que je ne connaissais pas, sur les quais d'un roman oublié, sur les quais. Son visage était apparu parmi les gouttelettes d'une vitrine encombrée de bijoux; ses lèvres spectrales, ses yeux iridescents. Elle arrivait toujours quand il pleuvait. Je tentais en vain de marquer quelque part l'empreinte de ma paume. Puis, doucement, elle repartait.

Devant moi, un long couloir lustré s'avançait dans la pénombre d'une fenêtre en verre dépoli, couleur d'ambre, et des feuilles mortes s'ensanglantaient là-bas comme si quelqu'un y avait injecté, pour rire, un peu du contenu de ses veines. J'ai longtemps marché à tâtons dans une rêverie

dans les mouvements fantomatiques de laquelle je me dédoublais, changeais de posture et de visage à tous les instants, m'évaporais en reflets en ombres en couleurs en réverbérations floues. J'ai longtemps marché à la recherche de ta chambre. On avait oublié la rose les fragments la peinture dans un verre d'eau sur une tuile de céramique sur un miroir. On l'avait oubliée parmi les reliefs de la soirée : des papiers de cellophane qui avaient jadis renfermé des bonbons dans leurs replis polychromes défroissés de boîtes à bijoux, des bibelots étranges et anciens qui ressemblaient à des animaux la gueule ouverte, les dents renversées d'un bleu de langue, d'autres choses dont je ne me souviens pas, mais qui tenaient toutes entières dans la paume de nos mains, et qu'on s'était empressés de cacher entre les pages d'un livre. On l'avait oubliée là parmi les algues d'un songe troué de mille pastels floraux et voilà qu'elle s'était déformée, qu'elle s'était distendue. Maintenant de nouvelles fleurs s'ouvraient dans l'espace entre nos doigts. Ce n'était ni tes cheveux, ni les miens : c'était comme des pétales de paupières en feu. Ce n'était ni les dragons, ni les anges : c'était cet homme que je ne pouvais pas bien voir et qui passait maintenant dans la rue dans les tourbillons enchanteurs d'un chapeau d'un jardin d'automne.

Qui étais-tu ce soir-là, dans cette lumière-là? Tu portais une longue veste de cuir qui luisait comme du goudron en épousant les formes de ton corps et un masque de fard albâtre qui éclaircissait tes cheveux platine, tes yeux de perle aveugle. Tu me prenais dans tes bras, pour danser, on aurait dit, et tu répondais oui, en riant, à toutes mes questions. Je me souviens d'une fenêtre qui s'ouvrait, derrière toi, sur le spectre d'une autre fenêtre, et des grondements d'un loup perdu dans les feuillages hallucinatoires de la cour. Fauve brûlure rose : dans la fumée qui avait soudain envahi toute la maison, les déguisements s'effilochaient, robes satinées, pantalons de strass, boas vivants, plumes désargentées.

Je m'étais fait un masque avec un pinceau et un peu de gouache bleue qui devenait phosphorescente quand le noir du sang enfin séchait sur ma peau dans la virevolte des cœurs, dans la fulgurance des stroboscopes. Je portais une plume en guise de pendentif, ainsi qu'un brassard de soie. Je dansais les yeux fermés dans le brouillard des fumigènes, en rêvant de mon visage comme d'une lune lointaine agitée au-dessus d'un halo d'un cerceau au-dessus des vagues de chair des mains pulsantes. Tour à tour j'ouvrais les bras puis j'écartais les doigts, je fermais les bras puis je collais mes doigts les uns contre les autres, pour esquisser des gestes virevoltants qui me donnaient un instant l'illusion que l'air avait la consistance instable du mercure. Je dansais aussi pour déjouer, dans les ondulations du feu, les ouvertures funestes de la terre. Je sautais avec les autres danseurs et je savais que tu me regardais sous ton masque. Tes yeux luisaient dans leurs fausses orbites de paillettes. Ils ne se fermaient jamais. Quand tu prenais une gorgée de ton cocktail, un étonnant breuvage grenat, moiré de glaçons, des traces d'ecchymoses dégoulinaient le long de ton menton, et de l'encre

suintait des coutures de ton loup. Parfois une pointe de flèche tressautait dans le chaos de nos souvenirs : la pyramide devenait triangle, le triangle accrocs transparents, rythmes confondus, et le cycle recommençait.

Des dessins se modifiaient autour de mes yeux.

Trajectoires de reptiles. Bonds de joie.

Je ne sais pas pourquoi j'ai accepté si longtemps d'être aimée par lui, de cette manière-là, sans les destinées qui s'abandonnent au hasard, sans les commissures qui s'entrouvrent sur un spasme de fard, de désir incarnat dans une mort de visages poudreux, papillottants, retournés l'un dans l'autre, intervertis, inversés. Je me suis couchée entre les draps et là, au milieu du lit, j'ai attendu la bonne étreinte, la parole révélatrice. Mais rien ne s'est produit que du fabuleux. Dans une psyché sur le mur, dans le songe des gestes perdus de tous les détournements, la réflexion sylvestre d'un rideau s'embourbait et c'était là qu'advenait la déconfiture de mes traits les plus enfantins, les plus féminins, comme une déliquescence d'aurore, un masque retourné en vain qui n'aurait pu exhiber que des lustres filiformes, un jouet de volatiles empaillés. Et pourtant j'aimais l'attendre quand il s'éloignait de moi un instant pour aller fumer une cigarette à l'autre bout de la chambre. Ca sentait un peu la fumée et ça me rappelait des cafés que j'avais bus seule. Ie frissonnais nue en l'attendant et la musique jouait.

J'ai cru qu'il m'aimait. J'ai cru qu'il s'agissait de la première histoire heureuse. Enfin. Plusieurs nuits, déjà, je me suis endormie entre ses bras, confiante, échevelée par mes propres illusions. Son fantôme suivrait le mien dans un labyrinthe de tableaux à moitié transparents, à moitié asymétriques. Son souffle m'explorerait en se faufilant dans mon oreille. Il ne lâcherait pas mes poignets. Il ne laisserait pas mes jambes se dénouer. Pendant quelques soirées d'euphorie et d'obscurité, dans les bois et ailleurs, partout où les étoiles semblaient rayonner pour nous, nous avons été souverains. Nous portions tous les deux des colliers qui se ressemblaient. Lui de simples cordelettes de cuir au bout desquelles de petites pierres changeantes s'agitaient dans tous les sens au gré de ses mouvements de danse. Moi des assemblages de bois qui semblaient avoir été teints avec du sang distillé du ciel. Une nuit, je m'en souviens, sans même nous consulter nous avions enfilé des chandails visibles dans le noir dont les couleurs se heurtaient tout en s'harmonisant. Contrastantes. Contradictoires. On aurait dit les habits d'un rêve, des costumes de personnages rêvés. Tout un théâtre de satin luisait furtivement entre chacun de nos battements de cœur, larme de flammes, qui me faisait penser aux profondeurs irisées d'un nuage de rivière.

Nous marchions dans le brouillard et parfois, pour quelques instants, nous nous perdions de vue. Nous nous arrêtions souvent pour nous embrasser sur les trottoirs quand il faisait soleil, et que les gens tout autour de nous se mêlaient, se dédoublaient. C'était si beau, déjà. C'était comme

quelque chose que j'aurais vécu il y a très longtemps. Dans une autre vie. Entre d'autres bras.

C'était presque l'Halloween lorsque nous sommes allés voir un film dans un cinéma qui n'existe plus depuis. Brûlé ou disparu, il n'est plus qu'un fouillis de corridors et de poutres ensorcelé, où les enfants vont jouer, le soir, dans l'enchantement des voiles et des pastels. L'action du film se déroulait en Angleterre, dans un château, sur une colline. Des succubes passaient entre les branches dans un bruit de feuilles froissées, dans un effritement de rouges jaunâtres, dans un bruissement de nuit. Leurs capes se soulevaient satinées et, dans leur visage trop maquillé, lointain parent de la Lune et de ses morcellements de regards, des gouttes de sang denses comme des meurtrissures d'univers se renversaient, marquaient la peau de reflets, de troubles reflets d'averses. Elles parlaient entre leurs canines. Elles buvaient du vin dans les caves pleines de grenouilles où elles ne songeaient jamais à cacher les vestiges de leurs festins cannibales. Et dans leur jardin les ossatures pullulaient. En se douchant, elles s'embrassaient longuement l'une l'autre comme des sœurs prises dans une même gangue de peau, de chair convulsée, de muscles en train de fondre. Puis elles sortaient de leurs placards de leurs armoires de longilignes armes blafardes qu'elles s'enfonçaient dans le ventre pour voir encore perler la souffrance des autres au bout de leurs doigts. Et leurs vitraux explosaient en giclures d'étincelles.

Un homme à tête de circuits avec des tubes de métal qui lui sortent par les oreilles et lui entrent par les tempes pour lui pomper tout le plasma les pensées du cerveau sort de chez ma voisine tous les matins vers onze heures et s'enfuit au guidon d'une bicyclette sectionnée rouillée dans la ruelle où les enfants s'amusent à ses dépens parmi les plumes des cadavres de pigeons. Il passe toutes ses nuits chez elle. Lorsqu'il l'a bien attachée sur son lit, ses cheveux répandus en corolle sur l'oreiller rappellent des exhalaisons pleines de tragédies, des mondes vides de crissements. Il la fixe placidement tandis qu'elle le regarde en haletant si fort que ses avant-bras tremblent dans le nœud qui les tient entremêlés, puis, lorsqu'elle semble s'être lassée de son manège, il soulève le rabat de son sac, un beau sac de fourrure bleue, et il en déloge des phallus de caoutchouc qu'il aligne sur une tablette de sa bibliothèque, avant de les lui enfoncer rapidement, pour lui faire le plus de mal possible, dans la bouche, dans le vagin, dans l'anus, dans une lésion surnaturelle de sa peau dont les cavités pulsantes se découvrent au-dessus de son pubis, et dans l'orbite de ses yeux amovibles qui se fragmentent, iridescents, dans la ternissure arborescente d'un bocal posé sur la table de chevet. Il dort avec elle, puis il la laisse seule la journée durant dans le mirage blême des surfaces où les voisins s'encadrent de temps à autre pour l'observer. Elle ne mange jamais. Elle ne respire peut-être plus.

Je rêve presque chaque nuit maintenant que je lace mes chaussures dans l'intention d'aller te rejoindre de vaincre un dédale de rues qui ne me sont ni tout à fait connues ni tout à fait étrangères des rues concentriques qui éparpillent des souvenirs et des façades de maisons dans leur tournoiement obsessionnel pour mieux se resserrer autour de ton cœur de l'abîme hors d'atteinte où dans mes pensées les plus informes tu te tiens assis sur un sofa de velours sous le plafonnier de ton salon couleur sang. Il y a quelques semaines par exemple j'ai rêvé que je me trouvais à bord d'un autobus invisible dont je ne pouvais percevoir que le tangage de paquebot perdu et que je traversais à son bord une ville enneigée dont le ciel avait la teinte baroque et profonde de tes yeux avant que ne s'y nichent les larmes du moins leur refus. Des églises à bardeaux de jais d'oiseaux des morceaux de quartier chinois d'autres maisons lunaires s'approchaient s'éloignaient de moi illusoires et réels à la fois. Une nostalgie hivernale. Des constructions jamais nues. Et puis il y avait cette chambre avec un coffre hermétiquement clos et le fantôme de cet homme tant détesté qui voulait m'offrir des bijoux de bouteilles en cadeau. Et pire encore cette rue qui dérivait qui n'en finissait pas.

L

Je marche. Je suis seule au milieu de la rue. Il fait froid. C'est le mois d'octobre. J'entrevois la Lune entre les branches d'un arbre qui a déjà perdu toutes ses feuilles. Elle semble se déplacer d'une secousse à chacun des pas que je fais pour m'approcher de leur maison, dont la façade se dresse, tout au bout de la rue. L'entrelacement des nuages la gaine d'une ouate lumineuse bleutée, presque verdâtre, dans laquelle je reconnaissais jadis le mouvement incertain de mes doigts. Je porte des souliers à talons aiguille et, malgré la fraîcheur de l'air du soir qui se colore encore, tout là-bas, des bas translucides qui révèlent mes grains de beauté. Je porte aussi un long manteau de fourrure doublé de satin, un de leurs cadeaux, et une robe dont je ne sens pas le poids sur ma peau. Une robe légère et languide, agitée de fins mouvements voletants. Violette. Je lève la tête une dernière fois avant de m'engager dans l'escalier colimaçon : il n'y a presque pas d'étoiles, que d'immenses battements de cœur qui traversent la nuit d'un bout à l'autre, horizontalement.

Les marches se disjoignent. La rampe circule. En haut, au-dessus de la ville qui scintille d'éclats, de rubis, de flamboiements, dans la merveilleuse obscurité de la neige, dans le secret d'une pensée de ma jeunesse, l'ampoule qui éclaire la porte d'entrée, qui en dessine tous les contours de façon détaillée, l'ampoule vacille dans l'explosion des ailes, dans la déraison des couleurs réunifiées.

Il dit quelque chose que je ne peux pas comprendre. Et ses paroles ressemblent à des baisers chuchotés. J'entre. Je disparais. Vivante à nouveau. Morte, impossiblement.

Le salon est une image prise aux fibres d'une lettre que je ne t'ai jamais envoyée. Une lucarne brille, un sofa s'enfonce entre les lattes d'un parquet poussiéreux, parmi les pliures du sang, les traits obscurs et les chemins laiteux. Je m'asseois entre vous deux, mais déjà je me suis coulée jusqu'à la fenêtre et mon fantôme s'y tient, nudité flamboyante, les deux bras en l'air. Tandis que mon visage s'éclaire, prisonnier, vos bouches cherchent à reconnaître sur ma peau la pulsation de vos ferveurs amicales, le rythme d'un sexe qui vous aurait été commun et qui m'aurait autrefois éventrée. Je peux encore sentir la morsure de vos dents et reconnaître, dans le noir, le chatoiement de vos prunelles identiques dans vos visages divergents. Vous riez. Vous me parlez. C'est bientôt Halloween. C'est bientôt Noël. Mais je voudrais que jamais ce temps ne s'arrête. Que toujours vous soviez là, près de moi, à me taquiner, à me regarder ainsi, à me protéger dans l'espace funambulaire qui se tisse, magnifique, entre vos deux voix. Un monstre de laiton dont les tentacules se délieraient soudain. Un monstre. Et la couleur rouge. Et la couleur rouge.

Tous mes rêves m'entraînent sur des routes qui promettent de me ramener vers vous, mais qui se dérobent au dernier instant, alors que déjà la

Maison-sous-la-Lune est en vue, alors que j'aperçois déjà sa porte d'entrée, ses portes d'émeraude, ses vitres ensanglantées. Dans un de ces rêves, je connais une femme qui travaille dans un musée, j'habite une montagne dans la cité et je possède une maison qui ressemble étrangement à la vôtre. Ses pièces sont elles aussi multicolores, mais elles s'étagent différemment. Il n'y a pas d'escaliers entre elles, ni de couloirs. Seulement des marches et des tuiles, au hasard. Seulement ca. Je parle avec la femme du musée. Je veux lui faire visiter ma maison, mais je n'arrive plus à y mettre les pieds. Je ne fais que l'entrevoir par ses fenêtres. Elle est pleine de gens qui vont et viennent dans la blancheur incertaine des rideaux, des gens semblables à des ombres que je crois entendre rire, mais qui sont probablement muets. Je suis triste et j'ai honte : contre toute attente, ma maison ne m'appartient plus et je ne sais pas comment expliquer cette situation à la femme du musée. Dans un autre rêve, les portes de votre château urbain se fissurent toutes sur un même simulacre de peinture bleue. Il me serait si facile d'y entrer et pourtant, je ne peux pas.

L'hiver, pour moi, maintenant, c'est ton ombre me tournant le dos au milieu d'une fenêtre mordorée, d'une série de prismes plantés dans la façade de la Maison-sous-la-Lune. C'est aussi une saveur de souvenirs qui s'affadit.

Noirceur astrale. Parfum de neige.

Dans ce cauchemar-là c'était le soir et tout le monde portait des masques d'étincelles tandis qu'en tremblant, je refaisais plusieurs fois mon pauvre maquillage sanguinolent devant le miroir de la salle de bains.

Après notre conversation, Mélissa est longtemps restée assise, sans rien dire, sur le lit, à fixer tantôt la fenêtre, tantôt ses jambes croisées. Je venais de lui dire comment, à cause de l'acide, depuis des années, depuis mes dix-sept ans, partout, partout où je regarde, tout le temps, je vois des étoiles, de minuscules étoiles métalliques et des couleurs tourbillonnantes, partout sous mes paupières et dans l'air autour de moi. Je n'avais jamais dit ça à personne, sauf peut-être à toi, avec tes joues pleines de larmes, une nuit, je m'en souviens, où nous avions fumé des joints dans la touffeur des lampes et dans le parfum des étoffes répandues brillantes rougeoyantes sur le sol sur le lit. J'avais pleuré sur mon cœur sur mon cerveau et toi tu m'avais prise dans tes bras pour me faire oublier tout ça, tout ça. Elle est restée encore un peu. J'ai repensé à la façon dont les arbres de la pluie bruissaient contre ta fenêtre, et au geste que tu avais eu pour soulever le rideau quand j'étais repartie. Elle est restée encore un peu, puis elle s'est levée et elle a refermé la porte de ma chambre derrière elle. Elle s'est levée, puis elle a disparu dans le couloir.

Nous sortons du métro par des escaliers roulants que je n'ai encore jamais vus, jamais empruntés. Dans la pâleur des néons, les murs de béton ruissellent d'huile et de graffiti. Devant nous, sur les marches qui se succèdent sans faire de bruit, ou presque, une grande femme blonde, dans un manteau de plastique ceinturé de métal, rêve, seule dans la frayeur de sa solitude, étranglée, peut-être, par la bandoulière de son sac. Elle atterrit en douceur sur les tuiles devant elle en repliant d'invisibles ailerons faits de cellophane, dépasse les clochards recroquevillés et les spectres clignotants des cabines téléphoniques, pousse l'une des portes qui se dissimulent dans les palissades aux cubes vitreux, aux papillons de billes, et disparaît dans une image du centre-ville aussi glaciale qu'une photographie. Au loin, dans les morceaux évanescents de son visage qui flamboie encore un peu malgré la fragmentation de ses traits, j'aperçois des pans de murs obsolescents, des blocs peinturlurés, délirants et d'autres lumières qui s'effritent. Partout l'écho vibre des allées et venues d'un train qui a déraillé. Partout l'air se colore de dégoulinures suspectes. Tu prends une cigarette dans ton paquet et tu l'allumes à l'abri de ta main. Tu ne me regardes pas. Tu ne me parleras pas de toute la soirée, voilà ce dont j'ai peur, soudain. Mais quand tu lèves la tête en souriant et que j'aperçois une nouvelle fois ton visage, ton visage d'angles et de couleurs invisiblement étalées, ton visage obscur dans sa belle plénitude masquée, quelque chose me dit que la musique que je croyais

entendre par hasard, au coin de la rue, tout à l'heure, à la traversée des artifices, n'était pas qu'une coïncidence de notes et de pas. Pas que ça. Tu resserres un peu le col de ta veste, tu as sans doute froid, puis tu me prends la main et, doucement, tu m'entraînes là où je ne croyais pas aller ce soir-là, ni les autres. Tu me parles. Des sommets, des vertiges, des bizarres inflexions de l'autoroute dont tu rêves chaque nuit. De cet homme dans le métro qui ne t'a jamais dit son nom. Tu me parles encore et tu tires, de ta cigarette, des bouffées qui s'évanouissent en regrets, en monstres légendaires, en revers de poudre sur tes tempes et tes joues, tu me parles encore des voiles qui s'étirent ainsi et qui s'en vont. Il pleut peut-être : toute une illumination de rues lustrées d'eaux assombries s'embrouille tournoie devant mes yeux lorsque je les ferme pour te suivre à nouveau là où je ne croyais plus me rendre, jamais. Nous arpentons le flanc de la montagne. Les boulevards se survolent eux-mêmes dans la pureté des vitrines. Des mannequins sans corps, englués dans la gangue, dans la gangue translucide des empreintes de doigts, portent des perruques de toutes les couleurs. Quelque chose me dit que nous n'y arriverons pas.

Peut-être que si je t'avais choisi, je n'en serais pas là aujourd'hui. Peutêtre que j'aurais appris à t'embrasser, à te faire l'amour, à te suivre dans les parcs où aux lumières cendreuses le soleil dérobe des ombres, des ombres changeantes. Nous nous serions longtemps balancés. Nous aurions longtemps regardé les enfants jouer à rien, dans les ruelles, à travers leurs maisons submergées.

J'aime ta chambre, même si je ne fais que l'entrevoir, parfois, en passant devant, quand tu en as laissé la porte entrouverte. J'aime quand tu entres à l'improviste dans la sienne pour lui parler en feignant de ne pas me voir. La nuit, quand je n'arrive pas à dormir, au lieu de lire, au lieu de peindre des feuilles de sang, je t'imagine en train de danser au milieu d'un fleuve inconnu ou en train de vomir dans l'écho des toilettes publiques tes cheveux mouillés, tes convulsions bleues d'intoxiqué. Tout ton visage brille alors dans le ruissellement des gouttes d'eau qui s'envolent à peine écloses dans le chassé-croisé de tes gestes.

Qui es-tu donc pour me blesser?

Elle tenait un oiseau dans sa main droite et dans sa main gauche, une fleur rouge qui ne semblait pas plus avoir de pétales qu'un autre oiseau blafard dont j'ai oublié le nom.

Quelque chose de profond et de lourd à la fois dévale les escaliers du métro. Nous marchons dans les rues. Il fait nuit, mais nous n'en savons rien. Les bars sont fermés. Les façades se désagrègent, leurs portails inondent des atmosphères de bourrasques, de courants. C'est la dérive des nuances. C'est l'éblouissant abîme des mal-aimés du jour. La maison s'élève au loin.

Tu me poursuis. Nous sommes dans une discothèque où je mets les pieds pour la première fois et, à l'instant même où je m'y égare, il y a partout trop de glaces qui bruissent, qui s'esquivent, je me rends compte que ton image est partout, que partout ton ombre flamboie, immense et surannée. Tes yeux sont dans la bouteille de bière que je tiens à la main, dans les textures bizarres des peintures sur les murs. Ils sont tous déformés. On dirait les yeux d'un monstre qui n'aurait que des yeux, des centaines, des milliers d'yeux superposés, divisés, extrapolés. Je ne t'ai pas encore dit mon nom. Tu ne sais toujours pas pourquoi je suis là, à côté de toi. Tu bouges maladroitement, tu fais semblant de regarder ce qui pourrait se trouver de l'autre côté. Une fille au look sensationnel. Genre robe de cuir et bottes lacées. Ou une bagarre de fantômes. Je ne sais pas pourquoi je t'ai raconté tout ça. Ni pourquoi j'ai hurlé. Mon rouge à lèvres bave et mes cils sont tout englués. Délivre-moi de ce trajet interminable en moi-même! En moi-même!

Chaque soir, pour s'en aller un peu plus avant en elle-même, elle prenait le métro et elle allait les rejoindre après s'être longuement habillée dans l'obscurité dans l'étrange lumière obscure de sa chambre. Devant le miroir ses mains se multipliaient. Elles décapuchonnaient des tubes de rouges à lèvres. Elles ouvraient des coffrets faits d'écailles de serpent qui renfermaient des poudres, des parfums ombrés. Et sur ses cils une autre ombre passait qui n'était pas celle de ses doigts. Et sur ses lèvres se gonflait l'ourlet d'une robe de baisers. Son nom avait les consonnances vides de la nuit qui va se mêler au jour. Marie ou Marianne, quelque chose de semblable qu'on oubliait facilement. Elle passait dans les magasins des heures à essayer des vêtements qui leur plairaient. Des porte-jarretelles ajourés avec de la dentelle noire, des déshabillés incarnats, des bretelles de soie qui se brisaient pour un rien. Dans le magasin même. Ou dans leur chambre à eux. Cabines de luxe surveillées en secret. Elle passait aussi des heures à se choisir des bagues, des colliers de pierres, des pendentifs vivants. Dans le métro on la remarquait. À cause de sa coiffure un peu trop théâtrale. Ou de ces pans brillants qui s'étiraient sur ses tempes tels des ailes d'oiseaux à peine visibles. Ses lèvres hardies s'entrouvraient et laissaient une blessure endormie sur sa joue couverte d'étincelles.

Elle entrait dans toutes sortes de couloirs. Les talons de ses chaussures claquaient sur les carrelages miroitants des gigantesques salles de bains souterraines qui s'inondaient à mesure qu'elle les traversait. Elle passait

d'une pièce à l'autre sans savoir qu'on la suivait des yeux depuis les miroirs des murs et les grandes vitrines obscures des plafonds. Elle buvait ce qu'on lui donnait à boire. Et ne mangeait que du sang coagulé.

Il existe plusieurs maisons lunaires. Il existe plusieurs victimes jumelles. Lesquelles brûleront? Lesquelles seront sacrifiées? C'est de soir en soir un nouvel enjeu, de nuit en nuit un amusement terrible, de matin en matin une dérobade, une découverte. Solitaires, elles marchent en elles-mêmes, dans leurs rires et dans leurs gestes les plus innocents, sans savoir qu'on les observe, qu'on les poursuit. Malgré tout, elles penchent la tête et révèlent, en la relevant, un tatouage que jamais personne n'a vu avant.

Elle a les cheveux platine ou elle a les cheveux noirs, mais toujours ses yeux ont la luisance vide de ces billes qu'on agite pour savoir le temps que prendra un battement de cœur pour se rendre d'un pied à l'autre, comme un cri de la tête au supplice. Elle ne mange presque pas. Et le fil de ses hallucinations la porte au-dessus des ponts qui flamboient au fond des fleuves de sables mouvants.

Elle voudrait peindre ou elle voudrait chanter. Mais on l'a assassinée. On a tordu sa main. On a brûlé sa voix. Longtemps. Longtemps. Qui est-elle? Dans quelle nuit trouble s'avance-t-elle à la recherche d'une enveloppe qui subirait déjà l'influence du feu? Elle est multiple et transparente. Une et plusieurs à la fois. Et elle pousse chaque soir la porte d'une nouvelle maison ensanglantée.

Il lui ouvre sa porte. Elle ne sait pas encore ce qui va lui arriver, mais, rassemblant ses doigts - plumes éparses, oiseaux ferreux - et penchant la tête comme la fille un peu trop humble qu'elle a toujours été, elle entre, elle le précède à travers son ombre, à travers la silhouette lumineuse de son corps qui devient celui d'un fantôme lorsque revient l'aube, à chaque flamme, à chaque nuit. Tout de suite, dès avant son entrée dans la chambre qui rougeoie mystérieusement au fond du couloir, tout là-bas, une odeur de cire brûlée, presque un parfum de sang, lui escalade et lui dévale la gorge dans une même seconde incandescente. Il lui dit de la suivre. Ses veux semblent étinceler un instant au fond de sa bouche entrouverte, saignante, pleine de crocs hallucinés. Suis-moi. Elle porte la robe qu'il lui a demandé de porter. Une robe pailletée. Une robe qui moule les formes de sa nudité et qui s'agglutine en légers replis métalliques sur ses reins. Elle le suit. Elle fait un pas de plus dans la maison tour à tour éblouie, assombrie, puis elle se perd longtemps dans les lustres fondants de ses miroirs et de ses couloirs argentés. Plusieurs étages se désintègrent dans le tumulte assourdi de ses

battements de cœur. Et à chaque porte un inconnu attend qu'on lui allume sa cigarette.

D'une chambre à l'autre, d'une fenêtre ouverte à l'autre qui se ferme, elles communiquent l'une avec l'autre en déployant, avec leurs mains, de longs rubans de soie. L'antique flambée d'un drame les lie telle l'atmosphère protectrice d'un nuage dont elles pourraient toutes les deux danser l'horizon. Elles sont sœurs, même si elles ne le savent pas.

La porte de sa chambre était entrouverte. Mélissa m'a dit d'entrer. Elle a déplacé quelques roses de fusain, du bout de ses doigts, et sur ses paupières, accidentellement, une opacité s'est étendue, puis une autre l'a recouverte de fausses flammes de firmament. Elle l'a ignoré. Elle ne lui a pas dit d'entrer comme à moi. Il est donc resté sur le seuil, à nous regarder, les mains dans ses poches. Il a fait semblant de rire, puis il s'est tu. J'ai bougé, d'un trésor minuscule à un mausolée de sable, en sentant son regard me chatouiller la nuque. J'ai feint de sourire, moi aussi, car j'avais peur des amours invisibles, et des haines qui se défont quand nous n'y sommes pas. Au-dessus du lit, des dentelles, des mots fondus, de limpides pièges de spath. Des miniatures diaphanes dans lesquels on pouvait voir luire des figures, des larmes d'amoureuse. Je lui ai posé quelques questions sur ses anges de porcelaine et sur ses étoiles de plastique, j'ai fait quelques tours de passe-passe dans ma robe à volants imaginaires, puis je suis retournée à la nuit de notre ancienne demeure ancestrale. Il l'a regardée par-dessus mon épaule, en souriant pour eux seuls, m'a-t-il semblé, puis il m'a précédée dans le couloir lustré de dalles, de morceaux de vitre, de garnitures cuivrées. Un chandelier qu'il avait tenu jadis devant lui jetait son voile orangé autour de nous.

J'ai longtemps tourbillonné devant l'objectif de sa caméra, nue dans ma robe de métal. J'ai levé les bras, j'ai plié les jambes. Vivement je me suis multipliée dans l'opalescence des plumes de la lumière.

Qu'y a-t-il? Que regardes-tu comme ça derrière moi? Un bocal? Une fleur de traversin? Je ne sais pas comment nous en sommes arrivés là, mais puisqu'il faut partir, allons-y, j'aime mieux que ça soit maintenant. Suis-moi dans la dérobade des pierres, dans l'amoncellement tortueux des briques qui se détournent. Que lui as-tu dit que tu ne m'as jamais dit? Quand l'as-tu embrassée pour la première fois? Quelles lueurs tremblaient alors aux fenêtres de sa chambre? Quelles pluies roussâtres? Je t'ai souvent rêvé seul par un après-midi obscur, errant dans la pénombre humide de ton appartement, une main de chaque côté du visage, les yeux attentifs au défilement des tuiles sous tes pas, les oreilles encloses, élastiques du silence. Je t'ai souvent rêvé marchant sans but d'une chambre à l'autre, la rencontrant, la redécouvrant.

Une seconde, tu ne la reconnais pas. Tu la prends pour une autre. Une cambrioleuse incroyablement belle penchée sur la table de la cuisine, fascinée par un étalement d'objets cristallins, une sorcière laquée de ténèbres, une magicienne aux cheveux de jais. Elle tourne la tête pour te

regarder et c'est lorsqu'elle ébauche un sourire, à peine un éclat de rire, que, soudain, à ton grand désarroi, tu la reconnais. Une tendresse diffuse s'empare alors de toi. En pensée, tu reprends le chemin de ta chambre, la déroute du royaume mystérieux où tes méditations font resplendir leurs profondeurs, leurs profondeurs multiples. Tu l'aimes et tu la hais en même temps. Tu voudrais qu'elle n'ouvre plus jamais la bouche. Tu voudrais qu'elle ferme à jamais les yeux. Elle te regarde. Elle te sourit. Elle te dit quelque chose que tu n'entends pas.

En pensée, tu ne t'enfuis qu'en pensée.

Tu t'asseois près d'elle. Tu ne sais pas pourquoi. Tu ne sais pas quoi faire d'autre. Elle te tend une fiole. Elle te parle des mouchetures de pigment dont elle ensoleille tous ses tableaux. Tu te tais. Tu ris. Tu ne sais pas quoi lui répondre.

Quand tu vas prendre une douche, inconsciemment ton regard s'attarde sur les bocaux qui contiennent ses produits de beauté et qui sont éparpillés un peu partout sur le carrelage d'un comptoir. Ils te fascinent. Leurs fragrances. Leurs teintes. Jusqu'aux appellations de leurs ingrédients. Tu voudrais les prendre les uns après les autres dans tes mains pour les inventorier, pour les faire bouger, scintillants, parmi les bulles de ta mémoire. Ils jettent tous les mêmes contours amalgamés sur ta peau qui les effleure, qui voudrait les toucher. Parfois, avant de sortir vers d'autres filles,

vers d'autres rêves, informe tu accroches ton collier au cadre du miroir en espérant que le bout de ses doigts déploiera les mêmes dessins. Et tu l'imagines dans la buée. Et tu la vois. Belle noyée nue. Seule au fond de la baignoire dans l'enroulement des algues des plumes de son sang.

Imprégnés dans la faïence tels des moisissures, d'étranges champignons filamenteux deviennent peu à peu de petits animaux désertiques, des scorpions, des limaces, des araignées vampiriques.

Sur le divan, dans la pénombre rougeâtre de la chambre bleuie de chandelles, ils se sont étendus l'un contre l'autre et, sans même savoir leur nom, ni leur lieu de naissance, ils se sont embrassés, désincarnés par leur amour. Quelques étages plus bas, dans les profondeurs de la terre, des fleurs qu'ils n'avaient encore jamais vues ont ouvert leurs yeux de pétales poudreux, de pistils : des roses aux bouches avides et des lilas sans plumage. Au détour des musiques qui tourbillonnaient sur elles-mêmes, invisibles et fluides, aqueuses, pleines de rubans et de songes désintégrés, je suis sortie de la chambre, puis j'ai cessé de les regarder. Dans le couloir, aucune flamme ne tremblait. Les masques sur les murs me révélaient des secrets. Leurs traits chamarrés se bombaient. Dans une autre pièce, était-ce la cuisine ou le salon?, je me suis immobilisée devant une fenêtre qui donnait sur une autre fenêtre qui donnait sur, miroirs!, et dans un mélange de

réflexions qui n'en étaient pas vraiment, qui se confondaient les unes aux autres, qui se brouillaient dans la lumière et dans la pénombre de la nuit de nos rêves, j'ai vu briller une immense turquoise sphérique, incandescente. C'était le reflet d'une lanterne chinoise sous laquelle on se transperçait transparents à force de danser. Le reflet d'une lampe en papier de soie.

Des ampoules électriques scintillaient un peu partout dans l'appartement, en corolles lâches sur la porte de sa chambre, en lianes de machinations splendides au plafond du salon double où nos ombres bougeaient encore, sinistres et désenchantées. Quelqu'un, il y avait déjà longtemps, avait voulu écrire un poème sur le mur, avec de la peinture et de mauvais pinceaux. Les mots s'en défaisaient. Leurs lettres nous tombaient dessus, puis elles bougeaient en fiévreux liquides décolorés.

Au milieu du cercle formé par nos corps, par nos cerveaux désunis, une pipe d'Orient étincelait de vagues dorures et de pierreries fauves. On en prenait tour à tour des bouffées qui nous faisaient pencher la tête et pleurer sur de vieux souvenirs défaits, ou rire et parler sans raison. Nos conversations de paroles et d'allumettes fléchées tournoyaient sans but. Nos pieds hésitaient dans la réapparition des plumes, dans le dédale des ballons. On se passait d'étranges bouteilles alambiquées. Et on riait quand l'un de nous s'étouffait.

Sans mes verres de contact, je ne voyais presque plus rien. J'évoluais dans une brume de personnages limpides qui semblaient prisonniers d'un monde de buée et de lueurs de pluies sourdes, même leurs voix s'atténuaient. Seul parmi ces inconnus, un garçon te ressemblait.

Au milieu de la nuit, elle a ouvert la porte de notre chambre et, dans le soudain éblouissement de la lumière, tes traits se sont dessinés, plus sombres, plus acérés, et des tableaux que je n'avais encore jamais vus ont tremblé sur les murs.

C'était le mois de décembre, un peu avant Noël, et la neige tombait une fois de plus. Nous sommes allés au cinéma, voir un film se dévoiler peu à peu dans l'entrebâillement des rideaux de taffetas pourpre, des paupières de métal, puis nous avons remonté quelques rues, en sens inverse, dépassé quelques maisons lunaires qui se ressemblaient toutes parmi les vestiges d'un incendie commun, dehors le cristal flambait, là-bas des voitures passaient, brouillées, et des enfants roulaient sur ma joue. Nous avons poussé la porte d'un bar. Nous avons vu des clients anonymes, des peintures insolites qui leur ressemblaient sans rien qui ait pu nous permettre de les y reconnaître, hormis des formes claires, des tonalités obscures, des dégradés, d'autres teintes à demi effacées. La fille au fond du néant a surgi pour nous rejoindre. Les lampes ont frémi. Et dans l'espace d'autres perspectives se

sont ouvertes dans le prolongement d'un passage qui traversait, invisible et obscur à la fois, toute la ville, toute la ville. Dans l'obscurcissement d'autres filles dormaient sur des divans aux peluches mélancoliques. La figure dans les mains, la bouche tendre et fardée, les cils éparpillés sur la joue, elles semblaient s'être novées au fond de baignoires sculptées avec des coussins mollement rassemblés autour de leurs corps. Elles appuyaient leur nuque sur des margelles de mousse synthétique et, les yeux alourdis par la fumée, par la buée des glaces qui les ceinturaient, noyades!, visions!, doucement elles rêvaient d'autres garçons, d'autres matins, loin de là, dans la rue près de toi. Un homme passait d'une table à l'autre, parlait à tout le monde, riait fort, et il prenaît des photographies qui nous éblouissaient aussitôt dans les flammes transversales d'une représentation brûlée où nous ne pouvions plus apparaître. Il nous a aveuglés avec ses lentilles, avec ses flashes innombrables, puis il a demandé à une fille, une autre inconnue, de s'accroupir dans la chaleur d'une lampe - je n'ai pas oublié la lumière blanche, l'occultation cramoisie de l'abat-jour, ni les lueurs divisées des morceaux de gemmes qui la hérissaient de toutes parts, de toutes parts, biscornues, cornues, fondantes, échevelées...-, de se recroqueviller dans la nuit de son visage enseveli comme une pierre, une pierre crayeuse, un quartz, dans la terre de sa chevelure, de se recroqueviller dans le poison de son visage enseveli comme un quartz dans la terre de sa chevelure. À sa demande, elle a souri. Elle a fait glisser contre ses lèvres ses doigts. Elle était jolie. Elle ne me rappelait personne. Sauf, peut-être, l'héroïne d'une histoire d'amour que nous n'écririons jamais.

Cela se passait au dix-neuvième siècle. Nous nous aimions toutes les deux, sans le savoir, à travers toi. Toi tu savais tout et, pourtant, tu ne disais rien. Les après-midi d'hiver, quand j'allais chanter à l'opéra, dans la chambre aux pianos, dans le dédale aux miroirs, toi tu allais la rejoindre au fond des labyrinthes secrets de notre maison, et dans les cercles de la clarté, tu l'embrassais comme tu m'aurais embrassée, moi. Alors ses gouttes de sang parmi la dentelle se calcifiaient. Alors ses mains touchaient les miennes et tes yeux dans les siens distinguaient un peu des carnations de mon iris dans la profondeur nocturne de sa pupille. Nous échangions nos robes, nos souliers et nos bas. Nous dormions dans les grands lits parfumés des histoires pleines d'amour et de neige comme la nôtre, inconnue. Nous étions des amies ou nous étions des sœurs. Et nous connaissions tout les secrets de la mort.

Je reconnais aux mouvements de ta poitrine la danse qui te frôle, l'amante aux mains du temps. Je tente de te reprendre là où tu t'es enfui, à l'endroit précis où tes lèvres de mes lèvres se sont détachées, ne vois-tu pas ces escaliers qui plongent, ces portes qui se dérobent aux plafonds des fenêtres? Des traits de peinture des jets d'encre s'élèvent et tournoient

vaguement dans ta poitrine transparente parcourue par des spectres de cimbales en feu. Dans l'obscurité ton visage s'efface à moitié quand tu fermes les yeux.

Tu l'aimais. Tu ne voulais plus de moi. Je me suis réveillée et, cherchant l'air, la bouche grand ouverte, je me suis mise à hurler malgré l'asphyxie. Je l'ai réveillée qui dormait, dans une autre pièce, parmi ses toiles, parmi ses marques de pinceaux. Mélissa a prononcé quelques paroles dont je ne me souviens plus aujourd'hui. Elle s'est moquée de moi. Je suis allée dans sa chambre lui voler un peu de la Lune, des chevelures étalées, des flaques sur son plancher, puis je suis retournée dans ma chambre, par une fenêtre qui flambait, par une porte qui n'existait plus, déjà, depuis longtemps. Je ne me suis rendormie que bien après l'aube, sans être parvenue à effacer, sous mes paupières, l'image indistincte de cet ovale, de ce carreau de jais sanglant sur ma peau emmurée.

Nos chambres dans ton cœur se dédoublaient et tu ne savais plus laquelle tu préférais, dans laquelle tu te sentais bien ou mal. L'une était claire et ordonnée. Pleine d'objets rares qu'on n'osait jamais toucher. L'autre était sombre et multicolore en même temps. Vidée d'une tourmente de phosphènes et de brillants.

Tu ne me trouvais pas assez belle. Souvent, tu me mentais afin de me laisser entendre le contraire. Tu m'aurais voulue plus jolie, les cheveux tintinnabulants de bijoux délicats et fastueux. Je passais de plus en plus de temps à me regarder dans le miroir de ma coiffeuse, à réinventer ma mise en plis et mon maquillage, à essayer sur toi des sourires mystérieux ou enjôleurs, qui se défairaient, à imaginer des tatouages et des teintures qui te plairaient. Je ne savais pas qu'ainsi je perdais chaque jour un peu plus de mon innocence, de mes secrets enchantements.

Je te voyais dans mon esprit à chaque moment, à chaque détour que j'empruntais mentalement pour te perdre, pour te retrouver. Ton visage en superposition du trottoir, des fenêtres du métro, ton visage était un voile passé sur la tête d'un fantôme. Un peu de lueurs dans l'absolu du vide qui m'emplissait, noir, depuis des années.

Quand je prononce son nom, mon obsession devient un peu plus tangible, puis elle s'éteint presque aussitôt. Opaque. Une inconnue qui m'aurait frôlée en passant.

Une fois, c'était encore l'automne, et je croyais qu'il m'aimait, j'en étais toujours convaincue, il m'avait entraînée dans une longue entreprise de magasinage dépourvue de sens qui nous avait projetés dans toutes les directions, épuisés dans les amoncellements de tissus bariolés. Un bras passé autour de mes épaules, l'air faussement attentif, peut-être, il avait feuilleté et m'avait choisi des camisoles criardes de rockstar. Puis, il m'avait parlé, la voix radoucie, de celle qu'il aurait voulu que je sois. Une fille habillée de rouge, légère et lointaine telle une créature d'impressionnistes, qu'il voyait bouger à l'horizon monochrome de ses absences en moi-même. J'avais suffoqué dans l'odeur de la poussière, dans l'étroitesse d'autres robes qui ne m'allaient pas. J'avais feint d'aimer la musique qui surgissait, tambourinante, des hauts-parleurs, puis une bretelle en moi s'était brisée qui n'était faite ni de sang, ni de soie.

Chaque soir, il sortait de chez lui, prenait sa bicyclette, traversait rapidement quelques trottoirs, quelques arrière-cours, pour se retrouver dans la ruelle sordide où les Shrowalkan possédaient une invraisemblable maison riche, rougeâtre et démodée. C'était un pusher. Ce n'était encore qu'un adolescent. La seule lumière dans la cage d'escalier était celle d'un lampion de barbelés dont on pouvait presque entendre crépiter les flamboiements, les insectes fous. Sur les murs la peinture s'écaillait en visages de fillettes, en paysages déments. On aurait dit que quelqu'un, quelqu'un d'invisible, y promenait sans cesse la lueur de sa main.

Elle ne les appelait pas souvent, parce qu'elle n'aimait pas tomber sur leur répondeur. Ils avaient enregistré quelque chose de désincarné sur la cassette qui faisait rougeoyer les profondeurs de la machine du déroulement hypnotique de ses ficelles lustrées, et elle n'aimait pas ca. Ce n'était ni de la musique, ni des voix qui se seraient contredites. Ce n'était pas ça, mais quelque chose de froid qui lui glissait dans le cou comme un susurrement de perles, de froideur et d'oubli. Elle entortillait le fil du téléphone entre ses doigts, se mordait la lèvre inférieure pour retenir elle ne savait quelles larmes, puis elle s'empressait de raccrocher pour ne plus entendre ce bruit étrange, ce presque silence. Elle n'avait pas plus de visage qu'eux dans l'obscurité de leurs bouches. Elle ne portait qu'un masque friable constitué de poudres nocturnes. Quand elle prenait un instant sa tête dans sa paume pour rêver comme les autres qu'elle feignait d'apercevoir dans le métro, parfois, elle y laissait des empreintes, les traces indélébiles, volubiles de ses doigts. Son visage était un ballon malléable de textures et de soie, et ses yeux noircissaient des sphères vides de couleur.

Ils connaissaient tous les jeux de la torture. Ils la prenaient dans leurs bras, leurs bras multiples et effaçables à volonté de personnages à voilures à dessins, puis ils la faisaient disparaître dans un balancement souple de plumes, de flammes, de brisures, de lignes, de baisers. L'un d'eux dans son

dos cachait l'autre face de sa main. L'autre dans sa langue l'esprit du malin. Elle ne savait pas quel amour leur donner, elle ne savait faire parler qu'une vague douleur de lumière qui se brouillait depuis toujours au fond de ses yeux comme un reflet à la surface de la pénombre, une couleur de fleurs altérées. D'abord, ils étaient seuls tous les trois. Puis, d'autres hommes étaient venus. Ils s'étaient moqués d'elle en feignant de la prendre en pitié, puis, une nuit d'hiver, sans doute, ils l'avaient tuée. Depuis qu'elle ne parvenait plus à se voir dans le miroir de leur salle de bains, elle s'était mise à croire en l'existence des fantômes. Depuis ses mains avaient acquis la bizarre transparence de l'amour.

Ils habitent une grande maison rouge dans l'obscurité d'une ruelle dont les fenêtres, même illuminées, ne peuvent jamais être vues de loin, que de près. Oniriquement, leurs nuits se déroulent dans l'immortalité des neiges qui tombent sans jamais s'accumuler. Leurs visages reposent sur les murs de leur appartement tels des masques sanglants auxquels il ne manquerait, pour vivre, que des yeux. Parfois, dans leurs rêves, à chacun des pas qu'ils font pour se fuir eux-mêmes, pour s'enfoncer plus loin dans les dédales miroitants dont le jour les pénètre, ils ouvrent la porte d'une chambre qui n'existe pas, ils entrent dans le feu d'une pièce qui a été condamnée avant d'avoir été construite, ils ne se désespèrent pas d'être invisibles. Sous le plafond en forme de coupole, où des signes de peinture se déforment dans

l'odeur persistante de la suie, dans le parfum bovin de l'huile calcinée, un lit, un grand lit avec des chaînes, des montants désordonnés. Cela et un foyer éteint. De la fenêtre ils aperçoivent la ville avec ses feux avec ses tours de papier. Sous l'oreiller dans la clarté pourpre la joue d'une fille qu'ils ont connue, qu'ils ont aimée tous les deux, ondule dans le mouvement incertain de billes que font les vers en se mangeant les uns les autres, atrocement. S'y accrochent encore quelques cils, des étincelles nocturnes, un peu de poudre bleutée.

Ils passent des nuits entières à rêver dans d'immenses fauteuils de velours à regarder tomber la neige dans la fenêtre du salon qui rougeoie loin du monde sans amour. Ils ne se parlent presque pas dans le brouhaha muet de la télévision. Ils rient. Ils zappent. Ils fument beaucoup. Lunes rêvées multiples. À l'aube la femme masquée de poudres craque de toutes parts et ses yeux transformés en pierres roulent sur le plancher jusqu'à venir orner le bout de leurs chaussures. Dehors, le soleil est irréel.

Myriades

florilège poétique

On s'en souvient, les objets bougent derrière le dos. Ensuite, la révélation de la lumière dans chaque pièce. La forme imparfaite du présent. Le sens se répand sur le plancher de la cuisine! C'est une fuite dense et utile. Rien de passé, rien de futur. Seulement quelque chose qui se multiplie. La distance et plus bas, plus haut, ce qui prend part au désir. Encore un langage, une tragédie!

Élise Turcotte, La voix de Carla

Tu étais si seule alors. Déjà. Seule et pure. Presque unique dans ce chagrin. Ton regard miroitait dans les profondeurs aimées de l'océan, sa clairvoyance était une quête perpétuellement recommencée. Tu attendais une lettre d'adieu qui t'aurait été adressée par hasard. Ta pensée se posait sur l'agitation des boucles d'oreilles et la texture des costumes théâtraux, rêvant de posséder une chambre dans laquelle se mettre à l'abri de tout, un miroir aux surfaces nouées de ténèbres.

Tu es lasse sans fin. Le soir recommence avec les gestes de la fête. Contemplation des objets. Bouteilles de bière, cigarettes roulées. Tes amis doivent sublimer ton absence car tout part d'abord d'un faux sentiment de joie. La nuit est lente, entremêlée de pluie. Les heures décrivent une à une les traits de ton visage. D'un geste, tu arrêtes les aiguilles de la drogue sur les murs. Le mouvement se dérobe. Regard plongeant à l'intérieur de ses méandres fermés.

Les choses se dégradent entre tes doigts. L'amour préfigure la solitude au creux d'un sous-sol particulier. La musique s'entend déjà, dehors, dès avant l'irruption de tes doutes. Tu ne sais jamais choisir les bijoux qu'il faut pour se mettre à l'abri des autres. Un boa peint sur tes paupières, plumes à défaut de cils, saphirs et moisissure. Tu empruntais autrefois des chemins différents vers d'autres personnes.

Au-dessus de ton lit, un château s'inverse, surgi de la mémoire de quelqu'un d'autre. Tu le regardes en soulevant des poupées disparues et légères. L'odeur du ciel emplit leurs corps tandis qu'une fenêtre brisée s'obscurcit. La flamme de l'incertitude lèche la peau de tes avant-bras. Une douleur ancienne se réveille dans ton utérus : l'enfant de pacotille arraché pour ta jeunesse et le très vieux jour d'orage. Matérialisés brièvement, échappant toujours à ta volonté.

La transformation des visages a lieu en secret dans une nuit permanente. Ils ont été peints dans plusieurs tableaux de destruction parmi les atmosphères du malheur. Pendant un moment tu as eu le choix entre l'oubli et la défaite. Ta jeunesse s'égarait dans les couloirs d'une maison. La mère du temps ne savait pas les noms pluriels de la mort. Un fiel acide rongeait l'esprit des lieux, mais il n'avait pas de substance visible. Tu aurais voulu le boire comme de l'eau dans l'éclat des figurines. Affamée, la beauté se glissait en caresses froides sous ta peau.

Un mobile, ses anneaux entrelacés. Ta vision chassée vers la gauche et des plumes noires sur ta peau, attendant le retour de l'illumination. Si cet ange pouvait te préserver de tout, tu le vénérerais, mais sa traîtrise te soumet entièrement au désespoir du compte à rebours. Des histoires dont tu provoques à l'avance l'ensorcellement te reviennent tout à coup. Tu ne les racontes jamais à personne.



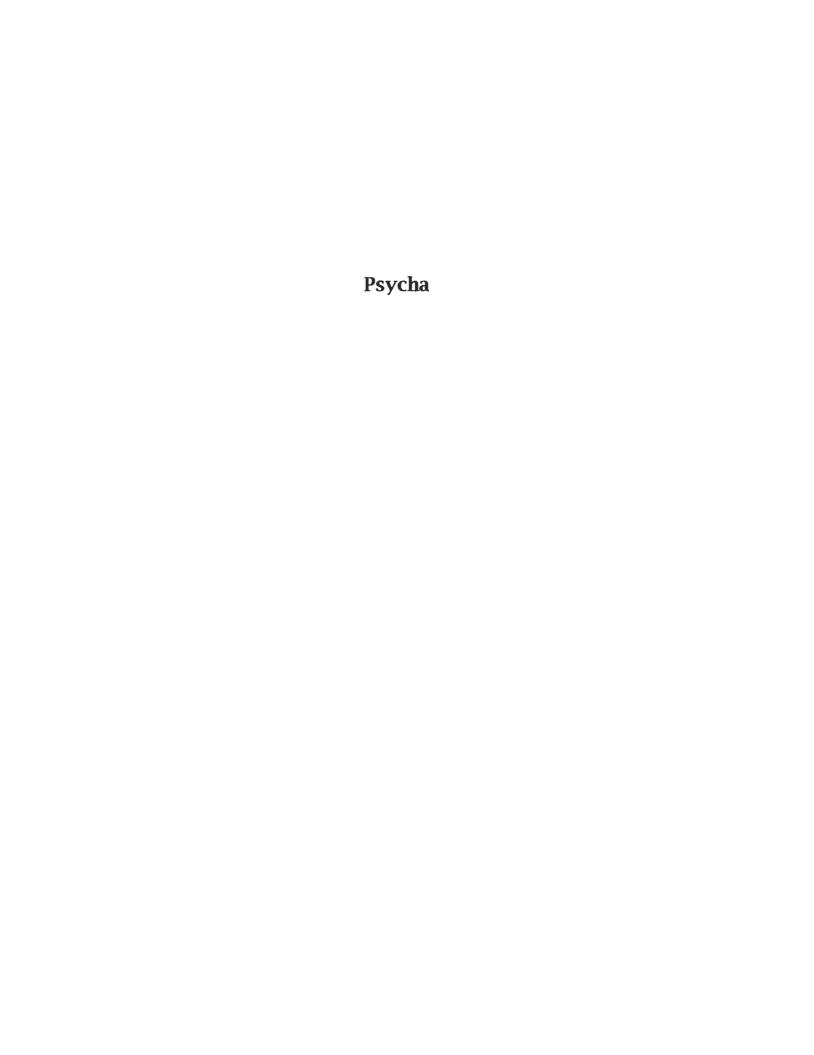
Crainte, supposition de ce qui peut la tourmenter la nuit de sa voisine presque inconnue encore, occupée à traverser l'appartement où elle vit telle une solitaire recluse et maladive. Bouleversement de la lumière grise de la pluie qui donne à cet autre jour une tonalité de mort non préméditée. Au milieu du corridor (au ras du mur (un des deux transpercés), vespéral dans la blancheur aveugle), une ampoule teintée de turquoise éclaire d'un seul filament qu'on s'attendrait à voir orange, sa douceur d'agonie. D'autres lieux faiblement entrevus (coulissade de chambres miroitantes, aqueuses). Son expression en feulement de chat. Ligne claire le long de sa mâchoire. Beauté ternie de ses longs cheveux.

Interstices

essai réflexif fragmenté

Nous les païennes, nous les sorcières, les hystériques, avons-nous jamais réclamé une âme? Que n'ont-ils entendu plutôt le cri de nos corps sans parole : arrachez-vous cette âme qui vous fait tant de tort, jetez votre âme aux vautours, revenez-nous...

Annie Leclerc, La lettre d'amour



Dans *La Maison-sous-la-Lune*, une jeune femme survit à peine en l'espace hostile d'un passé marqué par l'absence de l'amant, ainsi que par un profond mal-être. La mort la fait prisonnière d'un présent glacial lui renvoyant, comme un miroir maléfique, une image déformée d'elle-même et de ce qu'elle a pu posséder jadis en fait de beauté. Prise constamment entre ces deux périodes temporelles, dans une alternance sinistre marquée par l'effritement de ses principaux repères psychologiques, elle souffre, jusque dans sa féminité même, de se trouver mise à l'écart, tant de la vie que de l'amour auquel son esprit ne semble plus avoir droit. Le témoignage de sa souffrance accomplit le désaveu et la négation d'un homme qui fut jadis le réceptacle privilégié de son affection.

Au commencement du récit, les accessoires donnés en cadeau (par des jumeaux qui se révéleront en toute fin n'être qu'une seule et même personne) et la robe somptueuse obligatoirement associée aux fastes d'une autre époque suggérée en quelques mots, cèdent la place à une tenue vestimentaire sous-entendue comme étant des plus ordinaires, puisque la possibilité de fête grandiose n'existe plus soudain, ni celle de rejoindre un protecteur fantasmatique. La beauté de ce personnage, donc la possibilité de s'attirer l'amour d'autrui pour cette seule raison, se voit tout à coup remise en

question, parce que cette qualité ne lui a pas été suffisante pour retenir l'objet du désir :

Dans ce cauchemar-là c'était le soir et tout le monde portait des masques d'étincelles tandis qu'en tremblant, je refaisais plusieurs fois mon pauvre maquillage sanguinolent devant le miroir de la salle de bains.

Également, le fait qu'elle soit victime d'hallucinations visuelles, depuis plusieurs années, et se plaigne parallèlement d'un certain obscurcissement spirituel, donne à penser qu'elle privilégie une image ancienne et meilleure d'elle-même. Placée dès l'incipit sur un piédestal, sa propre statue vacille et finit par tomber en miettes. Par flashes, en cours de récit, quelques représentations psychiques lui font entrevoir ce qu'elle aurait pu devenir sans les tourments de l'acide lysergique et, peut-être, sans l'altération de sa jeunesse (l'événement déclencheur de cette crise inaugurale s'étant produit aux environs de sa dix-septième année d'existence). Elle se fait tour à tour fille de rue s'adonnant à la prostitution comme à un caprice d'enfant gâtée et ouvreuse de cinéma d'une beauté extraordinaire que les hommes rêveraient de posséder.

D'un versant lumineux des choses, on tombe dans un contraire parfait : l'ombre haineuse d'un univers privé de l'affection masculine. Là aussi, nous demeurons dans le domaine de l'illusion. La voisine de la narratrice subit plusieurs formes d'agressions sexuelles, des intrusions physiques non souhaitées et imposées par un homme qui ne lui veut que du

mal, pourtant leur description se révèle impossible, puisque personne ne peut censément en être témoin :

> Il passe toutes ses nuits chez elle. Lorsqu'il l'a bien attachée sur son lit, ses cheveux répandus en corolle sur l'oreiller rappellent des exhalaisons pleines de tragédies, des mondes vides de crissements. Il la fixe placidement tandis qu'elle le regarde en haletant si fort que ses avant-bras tremblent dans le nœud aui les tient serrés, puis, lorsqu'elle semble s'être lassée de son manège, il soulève le rabat de son sac, un beau sac de fourrure bleue, et il en déloge des phallus de caoutchouc qu'il aligne sur une tablette de sa bibliothèque, avant de les lui enfoncer rapidement, pour lui faire le plus de mal possible, dans la bouche, dans le vagin, dans l'anus, dans une lésion surnaturelle de sa peau dont les cavités pulsantes se découvrent au-dessus de son pubis, et dans l'orbite de ses yeux amovibles qui se fragmentent, iridescents, dans la ternissure arborescente d'un bocal posé sur la table de chevet. Il dort avec elle, puis il la laisse seule la journée durant dans le mirage blême des surfaces où les voisins s'encadrent de temps à autre pour l'observer. Elle ne mange jamais. Elle ne respire peut-être plus.

Les figures idéalisées perdent simultanément toute distinction entre elles et se soudent l'une à l'autre en une silhouette unique : elle, « ellemême », reflet et miroir tout à la fois, sublimant ultimement le je privilégié ailleurs dans la trame du texte. La voix de la narratrice ne peut plus être entendue dans cette dernière personnalisation. Elle s'efface et finit par disparaître tout à fait dans la mort et le démembrement du corps honni par l'homme méprisant. Ce dernier est lui aussi victime d'un phénomène d'altération semblable, d'un pôle graphique à un autre. La plupart du temps décrit comme l'avatar terrestre d'une perfection paradisiaque, il est à deux reprises dans le récit victime d'une blessure lacératoire de ses organes vitaux (cœur, poumons, viscères), advenant dans les mondes croisés du rêve et du

fantasme, filtrée par une expression désarmante de la peine ou de la culpabilité, expliquée/provoquée ou non.

La lecture psychanalytique du récit *La Maison-sous-la-Lune* peut aller au-delà d'une critique au féminin, et s'étendre à une exploration de ses lieux et rêves vus eux-mêmes comme des évènements cruciaux du récit, dans lesquels des espaces symboliques, par la puissance qu'ils recèlent et la protection opérée sur certains personnages disparus, tentent d'être rejoints par la narratrice autodiégétique placée au centre d'un réseau de métaphores constitutives d'une architecture thématique inconsciente à l'œuvre dans la matière même du langage.

Il y a d'abord la maison nommée dès le commencement du récit. Son appellation en fait un lieu-dit. Ce dernier ne se transcrit jamais ailleurs que dans la psyché du personnage principal. Il fusionne deux représentations constrastées, entre opacité et illumination, proximité et éloignement, dureté et magnétisme. Il fait entrer résolument le lecteur dans les possibilités multiples de la rêverie, en plus d'annoncer un mélange d'éléments normalement séparés par des considérations d'ordre logique. Plusieurs descriptions différentes de cette propriété mystérieuse peuvent lui être associées, en divers endroits du récit. Des références changeantes, dont certaines paraissent plus marquantes que les autres. Dominantes et absolues.

Il s'agirait au départ d'une maison de briques rouges, semblable par ses dimensions et son architecture à un immeuble à logements montréalais. Un peu plus tard, une vision la rend transparente, faite entièrement de verre. La métamorphose même en gratte-ciel, au terme d'une brève succession d'états intermédiaires. Une autre encore lui ravit ses ouvertures normales pour les remplacer par des carreaux magiques, aux matériaux de fabrication et/ou paysages impossibles. Le rêve en fait un élément hors d'atteinte, soumis à une quête vaine, tandis que la mort la rend soudain accessible, parfois dispersée dans ses particularités mêmes et déformée jusqu'au gigantisme, mais dans une atmosphère terrifiante faisant correspondre l'effacement du sujet désirant à la réalisation de sa volonté de possession. N'y peuvent demeurer à la fin de l'histoire que ses propriétaires véritables, les bourreaux, tourmenteurs et agresseurs détachés d'une jeune fille jadis choisie telle une compagne privilégiée, dans un mariage pathologique de l'amour et de la mort. L'abandon devient alors un meurtre manifesté de façon inattendue, dans la trame même du récit, puisqu'il n'y apparaît vraiment que dans les dernières pages, au gré d'un revirement traître, associant définitivement la répudiation et l'assassinat :

Ils habitent une grande maison rouge dans l'obscurité d'une ruelle dont les fenêtres, même illuminées, ne peuvent jamais être vues de loin, que de près. Oniriquement, leurs nuits se déroulent dans l'immortalité des neiges qui tombent sans jamais s'accumuler. Leurs visages reposent sur les murs de leur appartement tels des masques sanglants auxquels il ne manquerait, pour vivre, que des yeux. Parfois, dans leurs rêves, à chacun des pas qu'ils font pour se fuir eux-mêmes, pour s'enfoncer plus loin dans les dédales miroitants dont le jour les pénètre, ils ouvrent la porte d'une chambre qui n'existe pas, ils entrent dans le feu d'une pièce qui a été condamnée avant

d'avoir été construite, ils ne se désespèrent pas d'être invisibles. Sous le plafond en forme de coupole, où des signes de peinture se déforment dans l'odeur persistante de la suie, dans le parfum bovin de l'huile calcinée, un lit, un grand lit avec des chaînes, des montants désordonnés. Cela et un foyer éteint. De la fenêtre ils aperçoivent la ville avec ses feux avec ses tours de papier. Sous l'oreiller dans la clarté pourpre la joue d'une fille qu'ils ont connue, qu'ils ont aimée tous les deux, ondule dans le mouvement incertain de billes que font les vers en se mangeant les uns les autres, atrocement. S'y accrochent encore quelques cils, des étincelles nocturnes, un peu de poudre bleutée.

Souventes fois dans la trame événementielle, le personnage de Marianne [Sandra, Mélissa, Marianska], doté d'un prénom au demeurant incertain, raison pour laquelle il est ici reproduit en italique, est victime d'hallucinations nocturnes saisissantes qui lui font brièvement revoir Sacha [Kasper] et un ensemble de symbolisations lui étant liées en profondeur. Dès le début du récit, une vision enchanteresse réalise une proximité utopique avec lui sur un lit tissé de plumages immaculés, dans l'alcôve d'un [château] de verre, se cristallise ensuite par un cauchemar où il apparaît, la gorge tranchée, des grappes de sang coagulé dégoulinant sur sa poitrine, dans la lumière de l'aube. Fait prisonnier du passé par le rappel d'un souvenir inventé, mentant sur des actes présents réels, il l'est encore davantage dans ce rêve enfermé au creux de la mémoire émotionnelle. Sa blessure est le fait d'une main étrangère à la narratrice et son origine n'est pas alléguée. Il faut patienter jusqu'à la répétition du même rêve, vers la fin du récit, pour le voir soudain s'implanter dans l'aveu d'un geste coupable commis par la narratrice elle-même, réflexe d'auto-défense, vengeance d'une famille meurtrie par le retrait affectif de l'amant :

Ce matin, parmi les taches de couleur dispersées sur mon secrétaire blanc, parmi les personnages fantomatiques que laissaient transparaître les ondulations de leurs théories accidentelles, mes bijoux éclataient en perles céruléennes, en fils transparents. Juste avant de me réveiller et d'ouvrir la lampe qui les enflammerait de nouveau comme un souvenir de ma peau au fond d'une rivière, j'ai rêvé que tu assassinais tous les membres de ma famille et que, pour me venger, sournoisement, je t'assassinais à mon tour, qu'avec un couteau je râclais tout ce que contenait ta poitrine de déchets, de morceaux d'organes. À la fin, c'était tout vide, tout lacéré sous tes seins et ça me faisait peur.

D'autres rêves, empreints d'une même sensation de vide et d'absence, enclos, lovés tels des secrets, prennent toutes les apparences d'une recherche désespérée de l'objet perdu et ne débouchent pas sur la réussite de cette quête, mais bien plutôt sur la complexification d'une déroute mentale au sein d'un environnement singulier réverbérant, destruction-recréation d'une vie quotidienne presque laissée dans l'ombre au profit de la poésie. L'être générateur de pathos ne se laisse pas approcher. Il se cache au milieu d'une demeure inexpugnable, remplie de simulacres indistincts. Irradie au sommet d'une colline dans l'aura de son propre visage déshumanisé. Demeure tout à fait invisible dans une pièce désemplie de son mobilier d'autrefois. Ces songes récurrents finissent par former un discours agencé en tourbillons concentriques, dans une rhétorique-esthétique de l'obsession passionnelle.

.



L'image. Le point de non-retour où celle-ci trouve un équilibre fragile, entre la staticité et l'errance mnémotechnique. Une obsession de l'écriture qui cherche à raconter l'histoire d'une aventure trouble, nocturnale déroute dans laquelle sont plongés les personnages d'une fiction onirique, sans repères tangibles bien établis. Ces derniers apparaîtront à l'état de silhouettes faiblement esquissées. Ils ne se matérialiseront qu'un instant dans l'esprit du lecteur et leur identité sera alors appelée au vacillement du double, de la multiplicité. Voix plurielles, visages jumeaux. Regards indistincts jetés à l'ombre d'un écheveau de lettres. Portraits, taches de peinture. Tableaux brouillés. Une atmosphère ténébreuse où l'inquiétante étrangeté du rêve les réunira brièvement, tissant entre des événements fragiles des liens tout aussi délicats. Il sera alors aisé de les rompre et faire se substituer les uns aux autres différents passages d'une seule et même histoire complexifiée dans ses ramifications comme les représentations pulvérisées d'un kaléidoscope.

Le travail de chaque jour, manuscrit, récit intimiste aux modifications onomastiques indiscernables pour autrui, se trouvera effacé, dans son unicité factice, par le rassemblement trompeur d'événements rappelant toujours la trahison première : perte d'un amour, victimisation, meurtre de l'âme, évaporisation d'un corps sans substance véritable. Histoire de

fantômes perdus dans un monde infernal, se cherchant eux-mêmes dans les impostures obligées du sens. Theatrical blood : le sang, partout, souvent caché à l'intérieur des veines de poupées prisonnières de quelques maisons incertaines, refaisant inlassablement l'itinéraire de leurs cauchemars, voulant retrouver le moment paradisiaque ayant une ultime fois inauguré les débuts, les avènements. Protagonistes d'un rêve de jeunesse archaïque, sans commune mesure avec les aspérités d'un univers sensible plus prosaïque, leur quête à rebours d'une vie au-delà de la mort, leur souffle se glaçant, leur destin se réduisant en définitive à la matérialité d'un crâne postshakespearien. Sandra, Mélissa, Kasper. Des filles semblables. Un garçon qui, à de multiples reprises dans la trame événementielle, va se trouver à disparaître. Elle, je, ils. Leurs voix s'entremêlant, d'un paragraphe à un autre, d'un texte court au suivant. Leur trajet superficiel, dépourvu de chorégraphie reconnaissable, pouvant varier à l'infini. Un assassinat entendu au sens figuré. Une favorite épargnée pour quelque temps. Mais aucune blessure détaillée. Que la représentation chuchotée d'une douleur qui ne s'incarne pas.

Des êtres peints bougeant au gré de leurs souvenirs, avec des mouvements ralentis, et déplaçant, pour ce faire, des masses visuelles de mots qui donnent l'illusion de former entre elles une scène aux apparences immobiles. Et parfois, comme une ouverture, un passage où se faufile la

souplesse juvénile d'une confidence anonyme, la réintégration d'une nuit dans laquelle suivre les bourreaux de la jeunesse et du temps, entendre leurs paroles platement réalistes, les consigner avec un encrier surnaturel, fait tout entier de mémoire et de terreur peut-être. L'irruption d'une pensée jamais dotée de visage précis, visant à sublimer l'horreur d'un destin qui la réduira pour toujours au silence.

De cette obscurité incommensurable, soir urbain, piqueté de lueurs (réverbères, enseignes au néon, fenêtres illuminées), le reflet à l'intérieur de pupilles dilatées à outrance, crevant à la surface d'une photographie aqueuse, mouvante, filmique. Dans le salon d'un château pauvre, orné seulement de coussins rouges satinés, où l'identité mystérieuse de l'amant multiple, effaçable à volonté, rejoint celle d'un souverain au royaume fantasmatique, à l'historicité vague. À ce moment du récit, le spectre d'un monarque réel m'a semblé apparaître brièvement, et en même temps se sont manifestées, pour le mettre en scène, des paroles étrangères, plus proches des autres siècles, un univers diégétique lumineux et printanier, arraché à la nuit comme une vision funeste.

La jeune fille qu'il garde près de lui ne devient pas une princesse à ses yeux, mais une domestique, aimée clandestinement, chargée de prendre soin d'un incendie calfeutré, à l'intérieur d'un labyrinthe de pierres, et de boire un vin semblable à du sang, principe symbolique d'une vie rance, suicide volontairement consenti du liquide psychotrope amer, et à un autre niveau,

de la drogue. Ce personnage reproduit la dissimulation dans laquelle sont maintenus les autres. Ils traversent les ténèbres de leur propre effacement sans y laisser de traces reconnaissables. Ils finissent par se confondre. On a du mal à savoir qui tire les ficelles de ces marionnettes et ce roi lui-même ne joue rien d'autre qu'un rôle d'apparence. Son masque recouvre le visage de Kasper dont il ne reste plus que l'aura maléfique de domination, emprise absolue, fixant le sort des psychés et des vies. Les garçons multiples (Kasper, le roi, les danseurs macabres du bal des fumées, l'assemblée des hommes démoniaques évoquée dans le cycle appelé *les Gueules sanglantes*) ont inventé une machine à pulsions qui amorce la dégradation des esprits féminins voués à une décadence imaginaire téléscopée. Ils se sont ainsi faits les maîtres d'une cérémonie de mort intellectuelle cristalline :

Un garçon l'a entraînée ici. Un des garçons multiples qu'elle n'arrive pas à cerner. Une rencontre de ce jour-là, déjà oubliée. Il s'est vite tenu loin de son invitée une fois la porte ultime dépassée. Il est allé dormir dans l'une des chambres. Elle ne pourrait plus le distinguer des autres. Le reste de la nuit se passe en formules de consensus atones. Les garçons font cercle autour d'un objet à pulsions, une invention de leurs esprits rassemblés dans l'obscurité. Ils prennent des couteaux. Ils les portent à leur bouche. Ils soupirent. Tout le temps qu'il faut pour se dérober exige un peu d'attention. L'un d'eux lui rappelle un roi issu d'une autre époque de son âme. Elle se lève. Elle s'approche de lui. Là, il la conseille sur la bonne attitude à adopter, en toutes circonstances. Elle a peur qu'il sache qui elle est. Peur qu'il soit cet autre garçon. Elle s'en va. Dans la ruelle. Elle est encore vivante. C'est une chance. Elle ne reviendra plus. (...) L'absence évidente des créatures de laideur les oblitéraient tous tandis qu'ils discouraient au gré des valses ridicules. Les plus gros arboraient les perruques d'un autre temps. Des lieux mortels se forgeaient candidement entre leurs tempes, grottes de muscles bardées de liquides de souffrance, palpitations, trous secrets et curieux, bulbes. Les fumées changeantes en eux s'évanouissaient, absorbées par l'impavide surface.

L'abysse, la présence invisible de sa force sous-jacente, brûlure, décadence. Un lieu placé au creux des sensations toxicomanes. Un gouffre rejoint dans une damnation à l'écart de tout principe naturel. L'univers soudain racorni, rendu méconnaissable à force d'usure instantanée. Prisonnier des flammes qui lacèrent l'esprit originel pour le priver de ses réflexions. Cauchemar prégnant, transformant les princesses des paradis artificiels en servantes assoiffées de mirages. La désintégration des allégories, reformulées indéfiniment, tourbillons, abîme. Un lieu rougeoyant, au seuil de la mort, le traversant aussi, dans une rêverie trouble, souvent interrompue par la douleur physique. La série des finitudes, chair en décomposition sous le maquillage des événements.

...

Le cygne au front de brillants : un oiseau dessiné, plumes déployées sur un fond de nuit, des diamants aux tempes, nombreux, disposés en forme de loup, cernant un regard décorporalisé, yeux dépourvus de personnalité propre, pouvant appartenir à n'importe qui. Leur vision oblitérée par la description même. Apparat, diversion. Symptomatiques d'un refus à dire, à exposer clairement les choses. Déguisement, ornement factice. Seul refuge de l'esprit transfiguré.

Le rituel translucide : le vide, l'absence. Fête, réjouissance malheureuse d'une perte impossible à réparer. Et, dans la ténuité des vocables, les assonances du rire et de la mort, entremêlées. Regard voilé, posé sur des gestes non décrits.

Le bracelet de veines : bijou de la beauté immanente, parure d'une négation de l'artifice et, sous-entendue, l'obligation d'être belle, la joliesse ouvrant les portes d'un royaume de bonheur douteux, sans frontières bien arrêtées, le choix, le port d'autres ornements pouvant être associés, alors, à une volonté traître d'obtenir l'amour d'autrui en mentant sur sa véritable identité, en l'altérant, lui conférant une autre signification. Objet sacrificiel, talisman nécessaire.

La nuit scintillante : matière universelle, sombre et insécable, vitre obscure, garde-fou du néant. Abstraction de teintes. Reflet d'une lumière à l'origine indéterminée.

La lune aveugle : thématique nocturne de l'astre personnifié, féminité, adoucissement. Leurre, illusion.

Une diégèse se situant fréquemment au-delà du réalisme, voire le transformant de manière hallucinatoire. Romantisme obscur, polysémie baroque, foisonnement multicolore de figures et de dénominations, le tout espacé sur différents niveaux d'interprétation, degrés analytiques. Lieu placé à l'envers de toute vie normalisante, se plaçant en marge même de la pensée. Univers fantasmatique dérobé, inaccessible par d'autres voies que celles d'une écriture d'inspiration postmoderne s'efforçant de dégrader les matériaux primaires du réel pour les métamorphoser en leurs hybrides spécifiques imparfaitement hétéroclites. Recréation d'un tout intégrant le morcellement de ses constituantes dégénérées. Souvenirs en morceaux, patchwork de leurs éléments devenus indistincts à la longue.

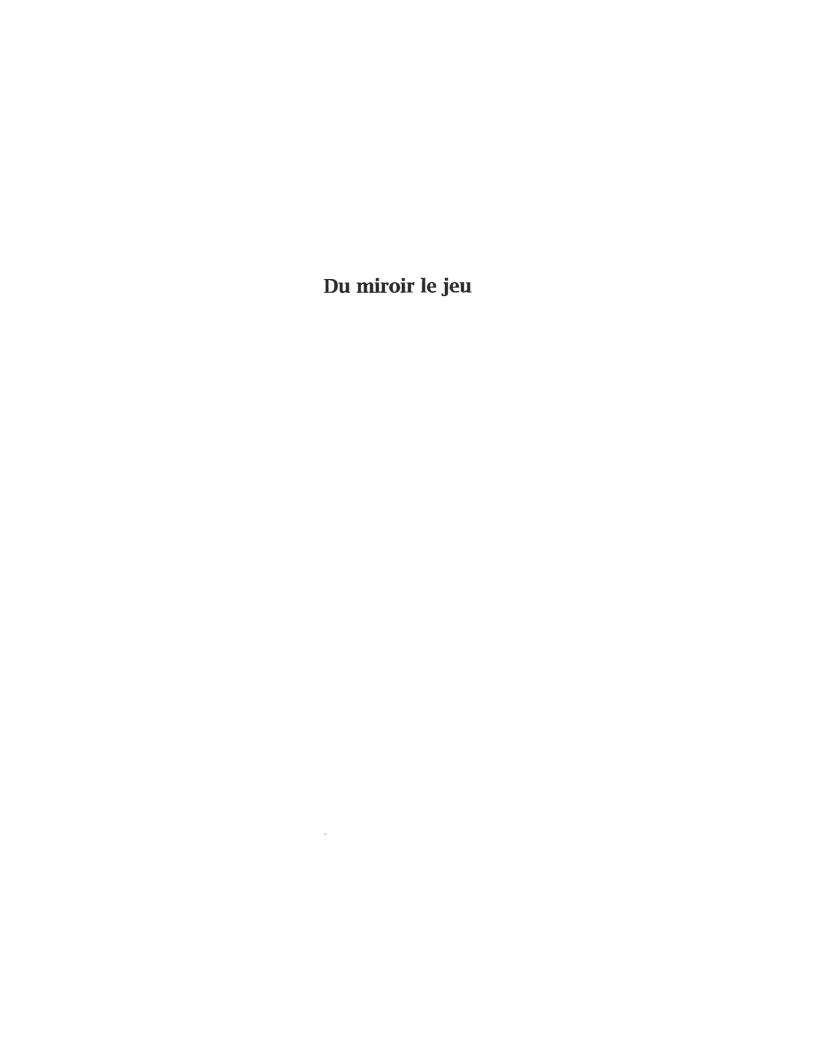
Les identités de ma fiction semblent souvent vouloir trouver refuge dans les masques que leur proposent la folie et la drogue, de telle sorte que leur personnalité même en arrive à être gommée, dissimulée par une dénomination glaçante et empruntée, dans un passage intermittent de la première à la troisième personne du singulier ou encore une assimilation à un *ils* aussi angoissant et totalisant, qui semble lui-même marquer l'apogée d'une dépersonnalisation et, partant, d'une perte de contact avec le monde sensible. Filles et garçons métaphoriques, figés dans leurs maquillages et leurs costumes cérémoniaux, jouant éternellement leurs propres rôles dans la représentation infinie d'un drame personnel offert à la multiplication et au jeu des transfuges. Le passage à un autre temps, privé de drame, semble ici peu envisageable.

....

Cristallisation, émiettement. Parfois un regard s'ouvre, témoin d'un événement minuscule sans récit certain, il est celui d'une très jeune fille qui va mourir, être tuée par des bourreaux sans visage, dans une imagination de cauchemar où les événements semblent être irrémédiablement entraînés jusqu'à la tragédie de leur propre fin. Une photographie est prise d'un moment de la nuit, juste avant la disparition d'un être, réelle ou figurée. Son caractère anodin a quelque chose d'étonnant. Et cette façon, aussi, qu'elle a de brièvement s'insérer dans une réalité urbaine concentrée tout entière par une vision fugace. L'histoire racontée devient alors percluse de ses propres faits éludés dans un texte à la disposition d'ensemble profondément fragmentaire.

Quand Lorna écrivait : un point c'est tout, c'est très précisément ce qu'elle voulait dire. Elle pouvait rester la matinée entière sur son lit, stylo en main, carnet appuyé sur ses genoux relevés, perdue dans la contemplation d'une imperfection sur la page. Pour elle, un point, c'était tout : ça remplissait ses horizons, ça renfermait des secrets qu'elle s'épuisait à déchiffrer. Dès qu'elle parvenait à écrire un mot, elle se lamentait d'avoir tué tous les autres mots avec lesquels elle aurait pu commencer son poème. C'est pourquoi ses poèmes étaient si courts : elle voulait tuer le moins de mots possible.

Nancy Huston, Histoire d'Omaya



L'écriture de soi trouve son milieu entre l'autoportrait et la transfiguration. Elle modèle plusieurs masques familiers, forgeant en simultané un univers qui est lui-même alliage, fusion et réinvention d'éléments disparates, calqués sur le parangon inexact d'un réel composite. Les personnages représentent donc une incarnation multiple d'écarts logés à proximité de la mystification essentielle des individualités. Leurs traits se dissocient légèrement, mais certains d'entre eux subsistent, tels quels, dévorés par le doute et le silence. Ils se font les stigmates d'une mémoire à l'œuvre, dans le miroir déformant des impressions. Sous le couvert changeant des mots, ils s'inscrivent à travers une dérobade constante d'apparences, un dense subterfuge d'immatérialité. La narration devient alors l'équivalent d'une dramaturgie complexe dans laquelle des mortels de chair et d'os sublimeraient leur premier état de vivants par la mise en place d'une chorégraphie liant entre eux divers rôles déterminés à l'avance par une extérieure abstraite et fortement intériorisée. La fiction instance contemporaine semble investir en parallèle un univers souvent individualiste, où le témoignage d'une héroïne, tout en se faisant l'amalgame emblématique de destins marginaux, laisse entendre sa voix brisée, sans cesse menacée d'extinction. L'histoire qu'elle raconte irradie le décor d'une génération tournant à vide et souffre, jusqu'à un certain point, de ne pouvoir être entendue, aux prises avec un problème envahissant d'incommunicabilité.

Le récit autobiographique laisse deviner après-coup des scènes existentielles négligeables, voire dérisoires et inapparentes à long terme, de la vie d'une auteure. Ces dernières ne se révèlent partiellement qu'à elle seule dans une véracité maximale toujours flottante. Ce fait s'avère encore plus probant lorsque son écriture accepte d'endosser, jusqu'à un certain degré de compréhension, l'identité féminine dans ce qu'elle a de plus socialement acceptable. Le désir de se cacher, à soi-même et aux autres, afin d'assurer sa protection individuelle dans la vastitude effarante du tout universel, implique la célébration secrète d'une pudeur nécessaire à l'étanchéité spirituelle. Lorsque cette harmonie est remise en question, brisée abruptement, selon l'impossibilité d'une réparation ultérieure qui serait salvatrice, la création se tient à proximité d'un danger de dévastation, au niveau inconscient de la paranoïa, cible soumise à la tension d'un regard scrutateur, interdisant à tout moment, semble-t-il, l'apparition libre des paroles capables de mettre un terme à l'aliénation, au malheur et à la solitude. C'est pourquoi, peut-être, l'imaginaire des femmes va-t-il trouver refuge au creux de quelques alcôves mentales déterminées par le rappel des souvenirs et, à partir d'eux, la formation d'histoires fragiles, susceptibles à tout moment d'être rompues par la tension vérificatrice que pourrait symboliser, alors, à leurs propres yeux, un traumatisme aussi fatidique qu'inavouable.



Leurs livres distillent une sorcellerie éparse à travers laquelle l'encre semble se réduire à une poudre noire, sans pesanteur aucune. Leurs mots sont rares, choisis avec soin et ils fabriquent quelquefois l'émiettement d'un non-sens patient, frondeur par le déséquilibre des métaphores ainsi invoquées. Ils se rassemblent à l'intérieur de quelques objets dotés d'une beauté particulière, autrefois, aux seuls coffrets à bijoux. Scellés de photographies qui paraissent vouloir nourrir le récit d'une légende taciturne, accidentelle.

.

La lentille de la caméra se détourne au dernier instant, sursaute, tombe et l'image choisie au hasard représente une inconnue tournant le dos à l'observateur, dans une pièce vide, anonyme, où un mécanisme de serrures compliquées et un plafonnier feraient office à elles seules d'ornementations postmodernes. Les cheveux de l'inconnue ne sont pas coiffés. Sa tenue n'a pas été choisie grâce à son élégance. Un autre cliché, quelques pages plus loin, donne à voir la fenêtre d'un sous-sol, illuminée par un soir d'hiver. Des personnages informes dans un jardin secret. Au creux de ces représentations, surnagent les scènes d'une existence tranquille, mais impersonnelle. Celle d'une voix presque désincarnée. La signature

fantomatique d'une présence, des souvenirs apprêtés dans son sillage. Menus événements d'une histoire totalement intime, et en cela confuse, désagrégée par le rappel unique d'un immédiat toujours circonstanciel.

Une étudiante malade, souffrant d'un cancer généralisé, se sachant condamnée à mourir d'ici peu, tient dans un film en noir et blanc un masque à oxygène sur son visage. Immobilité de quelques images prises sur le vif, placées les unes à la suite des autres, comme autant de diapositives : ses poumons rongés par la douleur la font visiblement suffoquer; autour d'elle, sont disposés les accessoires d'une chambre d'hôpital; la lumière du jour encercle sa silhouette. Le quotidien lié à ces clichés échappe à l'attention de qui peut les regarder. Il a disparu dans le néant, laissant tout au plus quelques traces de son passage à l'intérieur d'une poésie délicate - lovée absolument autour d'un désespoir criant, à la fois expectative et solitude désespérées - mais à certains moments subjuguée par l'irradiation de la clarté la plus vivante. Parmi les scènes de la mort d'une femme-enfant, reconnaissables à l'état de sensations, la proximité du béton, l'immensité de la ville et la fragilité des réminiscences elles-mêmes se dévoilent peu à peu. Reliefs feutrés.

Une autre poétesse a construit jour après jour un livre délicat. Sur chaque page, ne se découvrent que quelques vocables menacés à tout moment de disparition. Ces derniers se lient entre eux comme les mailles d'un tissu à travers lesquelles il est possible d'évaluer à loisir la perception

d'une réalité sobre, imprégnée autant par une recherche d'affection que par la ténuité de faits cousus au fil blanc de la mémoire. Ainsi, parle-t-elle de la désapprobation amusée entourant sa propre écriture, activité dérisoire, semble-t-il, encore plus lorsqu'elle se voue à la poésie. Des objets familiers (robes semblant faites de toile écrue, fenêtres opaques, autres éléments d'une chambre de solitude) sont évoqués dans toute leur simplicité originelle. Leurs matières s'émiettent à la surface de plusieurs compositions abstraites, telles des choses brisées qui auraient été recueillies dans le désordre existentiel pour être reprises, avec toutes leurs ruptures et collées à même une peinture fade, mais pour cette raison précise (l'absence d'une tonalité criarde, tranchante) d'une valeur toujours douteuse et problématique. Une dynamique d'écrivaine qui provoque par la négation, le vide.

Une sorcière issue des bas-fonds, innocente et tendre pourtant, les cheveux blondis au peroxyde, des flammes d'ailes éteintes sur ses épaules. Son univers de prédilection, un quartier mal famé, où l'amour et le drame vont souvent de pair, dans le tintement des bouteilles translucides - sonorité imperceptible étouffée au fond des nuits blanches, cauchemar vitré. La sortie du pont, les affiches publicitaires, les riches maisons anciennes côtoyant les taudis, l'Usine Groover. Dans un appartement ignoré, des visions réelles et fausses à la fois, mobiles et figées. Les images d'une chambre dans un livre. À quelle femme, imaginaire ou véritable, appartient ce cristal suspendu au bout d'une chaîne? et ce miroir ouvragé, orné d'une bordure d'ébène?

Espaces de création libre, exposés comme autant de recherches personnelles fusionnant à la réalité de façon intermittente, et parfois plongeant dans les eaux inquiétantes de la déraison fantastique. À l'intérieur d'eux, parmi les indices probants d'une certaine vitalité underground, l'agencement des mots se réalise exactement à l'instar d'un système manifeste et d'une traversée sémiotique.



Son existence : les narrations de l'obscurité spectrale abritée par sa chair. Trames d'histoires entremêlées aux similitudes confondantes. Tâchant de faire jouer, se reformer, un cercle unique de personnages à travers le temps. Des touts aux frontières mal délimitées, dont les parties se recouvrent indéfiniment par transpositions légères et périphrases fortuites. Entre figures de style, isolées çà et là, des liens délicats s'opèrent ou non. Ils se font les indices d'un certain travail d'écriture. Le sien. Mais aussi, parfois, celui d'une autre. Comme un rappel et un enseignement. Sur la difficulté de créer. Et sur un parcours jalonné plus souvent de défaites que de triomphes.

À cette époque-ci de sa propre vie, elle se situe en dehors d'une activité semblable. L'impression d'avoir vécu plusieurs mois sans rien écrire ne la quitte pas, même si elle est parvenue à rassembler, dans ce seul et même intervalle temporel, une centaine de pages : collection de poèmes en prose et esquisses de nouvelles. Les sensations qui l'habitaient en travaillant se sont effacées sans laisser de traces. Ces sensations semblent avoir été annihilées par la froideur d'un raisonnement. Elle a déjà éprouvé plus cruellement la nécessité de mettre le réel en mots. À chaque fois, sa mémoire lui faisait défaut. Elle n'arrivait plus à voir au-delà d'hier, d'aujourd'hui et de demain. Des images surnageaient. Elles ne possédaient pas de contours précis. Leur rassemblement mettait côte à côte plusieurs morceaux de souvenirs, aussi

inconsistants et nébuleux que les éléments d'une toile dédiée à l'abstraction des objets. Elle tentait de rejoindre la nuit de la ville, dehors, l'illusion de s'y déplacer à la suite de quelqu'un d'autre, le risque d'y faire face. La substance imparfaitement noire dont se composait le ciel, la nuit, l'habitait tel un matériau hétérogène, réunion de toutes les chimères, de tous les lieux et de toutes les fictions. Un magma incandescent, et pourtant aussi invisible que le passage du sang dans ses veines. Les écrits d'autrui avaient longtemps suscité dans son for intérieur une certaine anxiété, même s'ils originaient comme les siens du désordre et de l'aveuglement. Leur perfection était trompeuse, cassante. Elle apparaissait complètement déliée dans la sagesse des lettrages ouvragés par les caractères d'imprimerie.

L'autodestruction avait eu préséance sur sa vie adulte, mais personne, jamais, ne saurait jusqu'à quel point, ni ne pourrait s'approcher de cette épouvante. Elle était à la fois mobile et translucide, héroïne éprise de dépravation. Son âme s'était disloquée depuis longtemps. Mais d'abord son regard, son corps et son passé. Elle ne se demandait pas pourquoi, puisqu'elle avait été elle-même l'instigatrice de son cauchemar existentiel. Non, cette seule question la hanterait, et de toute éternité. Sa voix demeurait en suspens, se faisant entendre brièvement, au moment d'être retranscrite sur papier, puis la fuyait par la suite pour toujours. Autant dire sa mutitude et la prison de son silence. Les inventions ne lui étaient d'aucun secours.

...



Abstractions monochromes révélées par leurs textures uniquement, comme des espaces que la peinture aurait choisi d'investir à l'état humide, pour par la suite trouver les formes multiples d'une solidification minérale. La densité d'une seule émeraude décomposée en une infinité d'étincelles. Et sur la matière morte, immobile, le reflet de la lumière, son passage, sa froideur. Avoir voulu une seule fois regarder la couleur verte pour témoigner de cette vision dans le silence.

Une planète inconnue. Son arrondi au-dessus des branches d'un arbre mort. Le cadeau d'une amie fait à quelqu'un d'autre, ailleurs que chez soi.

Dans un bar, le portrait d'une femme offerte en sacrifice à la nuit, sa peau marquée d'ecchymoses.

Partout, des miroirs creux, opaques. Des vitres, mais pas de transparence. Un maelström de corps dansants. La clarté d'un décor sans référence aucune à la réalité. Scènes dépourvues de rideaux. Organismes.

Applâts, déchirures, papier de soie en morceaux, odeur de colle. L'eau suinte, entraînant dans son mouvement de chute naturel les nuances.

Le soleil, sa douceur sur un ensemble de toiles appuyées contre un mur dans un atelier. Le récit de leur naissance. De bouche à oreille. Ces toiles appartiennent à une jeune fille. Elles sont faites à partir de simples plaques de masonite. Inlassablement, l'artiste les a peintes avec des couteaux, jusqu'à ce que leur surface se mette à ressembler à une pierre. Un rocher qui semblerait incrusté de cuivre et de mica. Il s'agit d'une autre qu'elle-même.

L'amour d'un homme lui cause une incertitude vague et même dans la peinture, cette souffrance n'arrête jamais. Son œuvre finit par mourir dans l'immensité d'un paysage neigeux, exécuté au milieu de l'hiver, à la fin de l'histoire, car parfois l'art succombe à la tristesse et au mal.

Une figure féminine choisissant de faire châtoyer son corps, matrice dégradée, à l'instar d'une illusion, finit par confondre la peau, les ovaires, les cheveux et le sang. Sa vie déborde du cadre de la toile, même si elle l'a rendue méconnaissable. Son nom ancien ne peut plus être dit.

La substance de l'écriture se mélange à l'acrylique. Les tableaux imitent les labyrinthes formés par les histoires. Rassemblement continu de matériaux, posés d'une surface à l'autre, le récit entourant leur formation tient en quelques mots et pourtant il peut tout entier aller se lover à l'intérieur d'eux, dans l'infinité même d'un propos à être, plus tard, une fois la toile terminée,

car son horizon transfigure sans cesse une pléthore d'effigies hallucinées. L'illustration décrit une grâce silencieuse, selon une apparition souvent problématique. Son caractère muet constitue en lui-même une menace, le risque d'une angoisse dans laquelle se plonger à jamais, parmi les spectres détruits des iconographies futures. Plusieurs années peuvent se passer sans qu'aucun nouvel objet d'art ne soit réalisé, tiré des ténèbres, mis au monde. Mais de quelle obscurité s'agit-il? Parle-t-on ici d'un aven intériorisé, sans preuve réelle de sa véracité? Est-il habité de monstres sanglants, créatures vides d'autodévoration? Les possibilités de la représentation sont innombrables et cela les rend tellement terrifiantes, parfois, qu'il est tout à fait tentant d'abandonner, de réduire intentionnellement sa propre volonté de création à néant. Les mots, alors, se font la révélation d'un univers plus insécurisant encore. Leurs frontières moins tangibles se brouillent facilement, et ils n'offrent pas autant que les tonalités l'appui sensoriel des corps et des sujets à transcrire.

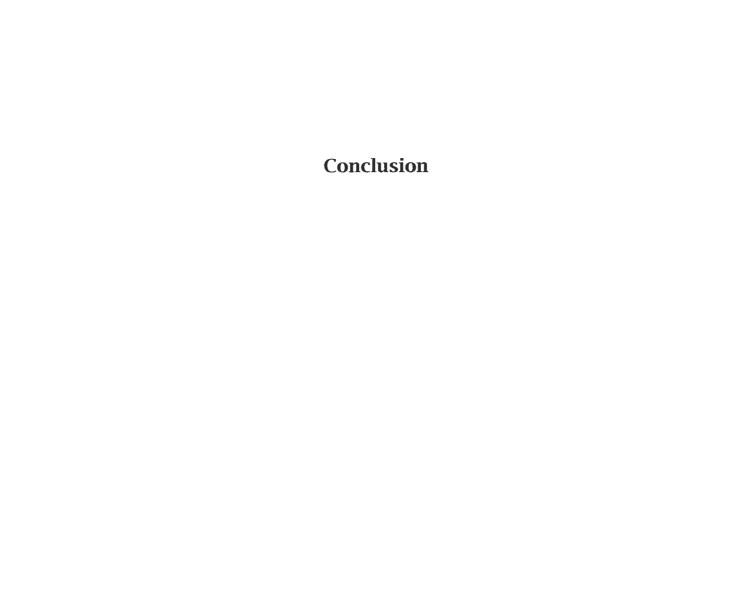
Pour elle, la peinture devenait un naufrage. La négation d'une identité première dans le désert de quelques textes perdus. Noyée parmi les esquisses, ayant longtemps cherché à devenir quelqu'un d'autre, un être pour toujours libéré du chagrin, son âme n'avait réussi, semble-t-il, qu'à perpétrer le sabotage de sa destinée véritable. Un passage à travers son reflet l'avait guidée prématurément vers une certaine conception de l'inutilité de sa

propre vie et elle était longtemps restée prostrée, dans son lit, à attendre que la mort vienne. Elle avait alors entendu sa sœur jumelle l'appeler depuis une chambre éloignée, inexistante. Sa voix se réduisait à un murmure.

Cette étrangère n'avait pas le droit de ressembler à sa propre image telle que la dessinaient les miroirs.

Intertextualité lointaine notes volantes à propos de l'adaptation cinématographique du roman The Virgin Suicides

Une voix pour raconter l'histoire, la seule possible alors. Son écriture transparente telle une théorie de mots. Un mouvement gracile de l'âme, l'intérêt soutenu porté à certains êtres pris entre le rêve et un présent encore intact, le moment d'après fait semblable à un royaume figé d'artefacts. Une jeune fille dans une chambre, des poupées alignées le long des étagères, un miroir au cadre d'argent sur le mur, bijoux, maquillage. Une abondance de bracelets sous laquelle dissimuler ses veines coupées. Elle a existé, déjà, dans un passé différent et voici maintenant que des mots limpides la recréent, lui donnent vie. Il arrive cependant qu'elle disparaisse de façon intermittente, car sa chair est diaphane et s'illumine de l'intérieur. Une existence fausse lui inflige la cruauté d'une mère dépourvue d'amour et par-delà les fenêtres de sa chambre spectrale, elle voit la mort traverser un parc. Le monde s'arrête à brûle-pourpoint, entre l'horizon de l'aube et les ténèbres de la nuit. Il n'y aura plus jamais de fête ou de rencontre. Les objets en morceaux dispersent leurs éclats dans les chambres d'une maison cristalline. Sa silhouette s'efface, engouffrée toute entière par une blessure impossible à cicatriser.



L'œuvre qui se termine, commencée il y a plusieurs années, dans une période troublée de mon existence, a fini par déboucher sur une sérénité créatrice que je crois aujourd'hui des plus importantes, nécessaire à la survie mentale et physique de l'artiste. Il s'agit là d'une impression très fragile, toujours susceptible de se voir remettre en question. Son développement est l'objet d'une construction patiente. L'écriture se nourrit à même celle-ci, car elle ne peut véritablement exister que dans la tranquillité d'une réflexion survenant quelque temps après l'irruption de l'expérience tangible dont elle se veut, jusqu'à un certain degré d'acception, la transformation tant approximative que partielle.

Le fait de tenir un journal intime permet de s'en rendre compte avec une acuité toujours renouvelée. Espace privé par excellence, il supporte un flot de pensées d'abord informes, déployées ultérieurement dans la lucidité des calligraphies. Il sculpte au moi-auteur de nouveaux contours dans lesquels lui-même pourra identifier les silhouettes de ses personnages, autant dire celles de ses propres doubles. Puissante alors sera la tentation d'en inclure quelques passages dans le courant de ses fictions.

Les récits que j'ai choisi de faire se fusionner, pour l'agencement du présent ouvrage, ont été rédigés un peu à l'aveuglette. Ils semblent s'être ordonnés d'eux-mêmes, sans aucune intervention véritable de ma volonté. J'ai eu l'intuition qu'en dérivant une poésie obscure des événements les plus fortuits de ma vie d'alors, vécue surtout dans la fréquentation des drogués et des marginaux, quelque chose finirait par arriver. Certaines scènes évoquées dans ces textes me semblent d'ailleurs être instant après instant la transcription illusoire d'une nuit réelle, d'une occasion précise. L'écart entre vérité et mensonge n'appartient qu'à moi seule, à travers un lieu secret et flottant où l'imagination d'autrui ira elle-même trouver refuge, un certain temps.

Le traitement informatisé m'a permis d'augmenter les potentialités de ma rédaction en sublimant quasi instantanément l'étape du brouillon, par l'incorporation d'une linéarité gracile, faisant graduellement s'emboîter les diverses composantes de mon livre. Il était difficile, parfois, de me soustraire à cette emprise, mais il fallait parfois accepter de la délaisser un moment pour renouer avec la seule écriture véritable, par l'intermédiaire du manuscrit. Cet aller-retour me paraît aujourd'hui faire de la création littéraire une magie transcendante, par laquelle des éléments désordonnés vont trouver leur place au sein d'une structure aménagée grâce à la puissance aléatoire d'un passé plus ou moins récent.



ANONYME, *L'herbe bleue, journal intime d'une jeune droguée*, Presses Pocket, Paris, 1973, 249 pages.

Louise BOUCHARD, *Décalage vers le bleu*, les Herbes rouges, Montréal, 1996, 233 pages.

Louise BOUCHARD, *Les images*, les Herbes rouges, Montréal, 1985, 125 pages.

Nicole BROSSARD, *Journal intime* ou *Voilà donc un manuscript*, les Herbes rouges, Montréal, 1984, 94 pages.

Marie-Geneviève CADIEUX, *Ne dis rien*, les Herbes rouges, Montréal, 2003, 152 pages.

Philippe CHARDIN (dir.), *Autour du monologue intérieur*, Atlantica, Anglet, collection CARNETS SÉGUIER, 2004, 204 pages.

Hélène CIXOUS, Ananké, Éditions des Femmes, Paris, 1979, 216 pages.

Hélène CIXOUS, Madeleine GAGNON, Annie LECLERC, *La venue à l'écriture*, collection Inédit, 10/18, Paris, 1977, 152 pages.

Bianca CÔTÉ, *Carnets d'une habituée*, les Herbes rouges, Montréal, 1998, 108 pages.

Lucien DÄLLENBACH, *Mosaïques*, les éditions du Seuil, collection Poétique, Paris, 2001, 181 pages.

Carole DAVID, *La maison d'Ophélie*, les Herbes rouges, collection poésie, Montréal, 1998, 49 pages.

Louise DESJARDINS, Cœurs braisés, Boréal, Montréal, 2001, 116 pages.

Hélène DORION, *Jours de sable*, collection ici l'ailleurs, Leméac, Montréal, 2002, 137 pages.

Louise DUPRÉ, *La memoria*, collection Romanichels, XYZ éditeur, Montréal, 1996, 218 pages.

Marguerite DURAS, *Écrire*, Gallimard, collection Folio, Paris, 1993, 123 pages.

Madeleine GAGNON, *La lettre infinie*, VLB éditeur, Montréal, 1984, 108 pages.

Lise GAUVIN, Arrêts sur images, L'instant même, Montréal, 2003, 100 pages.

Alain GRANDBOIS, *Les îles de la nuit*, avec une préface de Jacques Brault, TYPO, collection poésie, Montréal, 1994, 88 pages.

Mélanie GRENIER, *Entre les vertèbres*, les Herbes rouges, collection Poésie, Montréal, 2004, 57 pages.

Hervé GUIBERT, *Cytomégalovirus*, journal d'hospitalisation, les éditions du Seuil, Paris, 1992, 93 pages.

Louis HAMELIN, *Ces spectres agités*, mémoire de maîtrise en création littéraire, Presses de l'Université du Québec à Montréal, 1991, 221 pages.

Nancy HUSTON, *Histoire d'Omaya*, Actes Sud, collection Babel, Paris, 1998, 203 pages.

Nancy HUSTON, *Journal de la création*, les éditions du Seuil, collection Libre à elles, Paris, 1990, 276 pages.

Luce IRIGARAY, *Le corps-à-corps avec la mère*, la Pleine Lune, Montréal, 1982, 89 pages.

Julia KRISTEVA, *Soleil noir, dépression et mélancolie*, Gallimard, Paris, 1987, 264 pages.

Tania LANGLAIS, *Douze bêtes aux chemises de l'homme*, les Herbes rouges, Montréal, 2000, 97 pages.

Monique LARUE, *La cohorte fictive*, les Herbes rouges, Montréal, 1986, 121 pages.

Rachel LECLERC, Les vies frontalières, le Noroît, Montréal, 1991, 100 pages.

Hélène MONETTE, *Kyrie eleison*, les Herbes rouges, collection poésie, Montréal, 1994, 69 pages.

Hélène MONETTE, Unless, Boréal, Montréal, 1995, 187 pages.

Christian MISTRAL, *Vamp*, TYPO, collection roman, Montréal, 1995, 312 pages.

Christian MISTRAL, *Vautour*, Club Québec Loisirs Inc. avec l'autorisation de XYZ éditeur, Montréal, 1990, 154 pages.

Maxime-Olivier MOUTIER, *Risible et noir*, récits, Triptyque, Montréal, 1998, 162 pages.

Karen RICARD, *Suite pour fantômes*, l'Hexagone, collection Poésie, Montréal, 2002, 62 pages.

Danielle ROGER, *Est-ce ainsi que les amoureux vivent?*, les Herbes rouges, Montréal, 1995, 70 pages.

Danielle ROGER, *L'œil du délire*, VLB éditeur, Montréal, 1988, 106 pages.

Danielle ROGER, *Le manteau de la femme de l'Est*, les Herbes rouges, Montréal, 1997, 97 pages.

Danielle ROGER, *Petites vies privées et autres secrets*, les Herbes rouges, Montréal, 1995, 79 pages.

France THÉORET, *Bloody Mary*; suivi de *Vertiges*; *Nécessairement putain*; *Intérieurs*, avec une préface de Pierre Nepveu, l'Hexagone, Montréal, 1991, 192 pages.

France THÉORET, *Une mouche au fond de l'œil*, les Herbes rouges, collection poésie, Montréal, 1998, 75 pages.

Clarisse TREMBLAY, *Soif de tes eaux*, avec une préface de Christiane Frenette, le Noroît, Montréal, 2002, 80 pages.

Élise TURCOTTE, Caravane, VLB éditeur, Montréal, 1994, 167 pages.

Élise TURCOTTE, L'île de la merci, Leméac, Montréal, 1997, 202 pages.

Élise TURCOTTE, *La maison étrangère*, VLB éditeur, Montréal, 2002, 221 pages.

Élise TURCOTTE, *Sombre ménagerie*, le Noroît, Montréal, 2002, 71 pages.

Marie UGUAY, Journal, Boréal, Montréal, 2005, 331 pages.

Marie UGUAY, Poèmes, Boréal, Montréal, 2005, 212 pages.

Josée YVON, *Maîtresses-Cherokees*, VLB éditeur, Montréal, 1986, 132 pages.